

GASTON CHOQUET
AVENTURES DE COUCOU
J PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

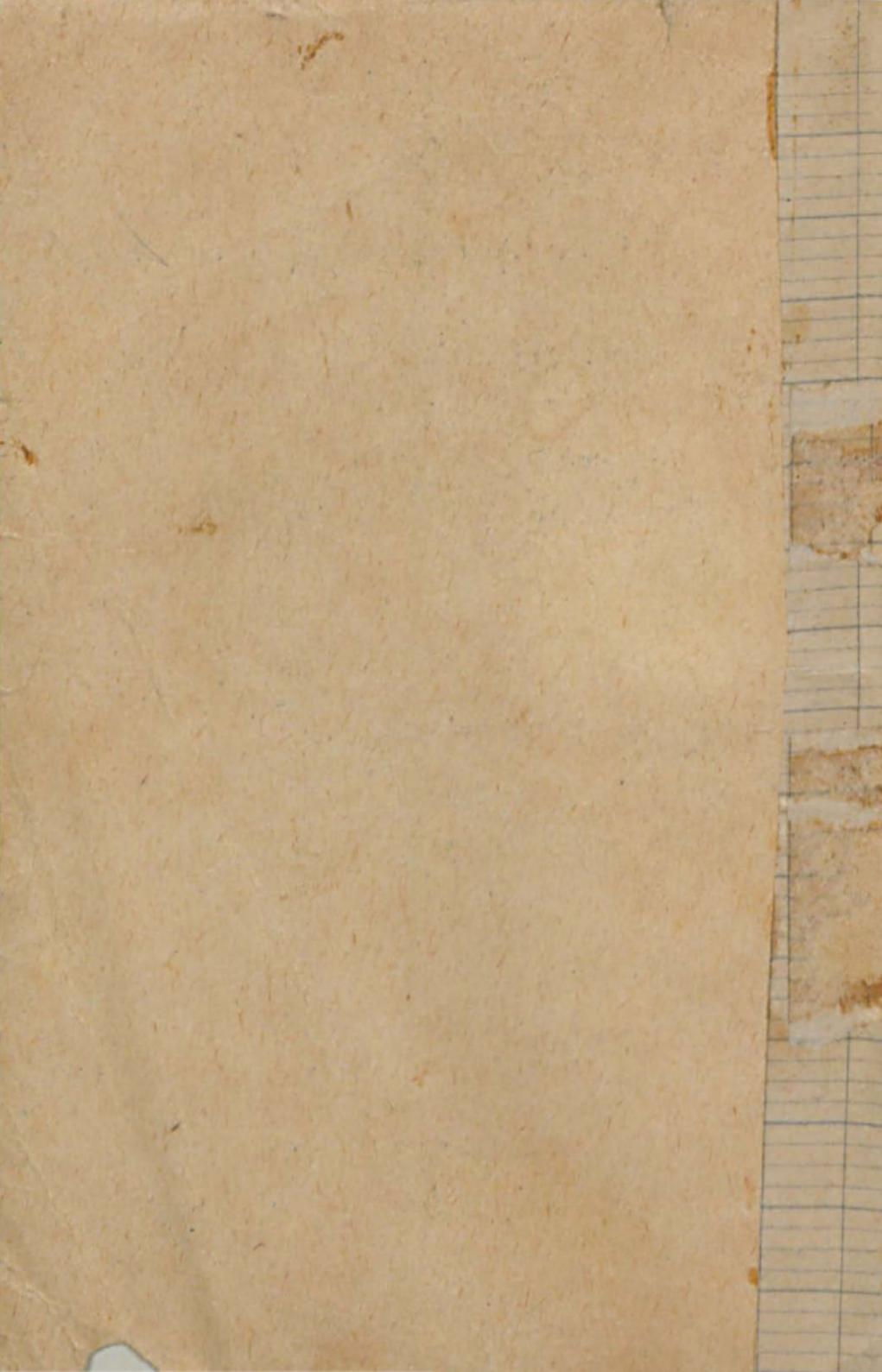
Les Martyrs du Texas



20^e

①

MONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.



C 95359

AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS
AU PAYS DU SCALP

**les Martyrs
du Texas**

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT

(MAISON FRANÇAISE)

3, RUE DE ROCROY, 3



Les Martyrs du Texas

I

Le capitaine Carbougnat.

Il y avait foule ce jour-là — lundi de Pâques 1845 — sur les terre-pleins du Champ de Mars, où, pour deux heures précises, était annoncé l'enlèvement du superbe ballon *l'Étoile du Nord*, piloté par le capitaine Carbougnat. L'emplacement où se gonflait l'aérostat était gardé par des agents et des gardes municipaux qui avaient peine à maintenir les curieux et surtout les gamins. Parmi ceux-ci, au premier rang, un jeune garçon de quatorze à quinze ans, accompagné d'une fillette de deux ans plus jeune, se faisait remarquer par son exubérance et son mépris parfait des injonctions des représentants de l'autorité, se glissant entre leurs jambes pour aller voir de plus près ce qui l'intéressait

et leur échappant avec une agilité sans égale — à la grande joie des badauds — quand ils lui donnaient la chasse. La gamine plus calme essayait, mais en vain, de le retenir.

L'heure du départ approchait, et le ballon déjà gonflé oscillait au souffle de la brise ; dans la nacelle le capitaine Carbougnat, un gros bonhomme barbu jusqu'aux yeux, s'occupait avec gravité aux derniers préparatifs. Enfin, ceux-ci achevés, il lança d'une voix de stentor le traditionnel : « Lâchez tout ! » Il y eut des cris, des applaudissements, qui soudain se changèrent en une clamour de terreur suivie d'un silence profond. Car le capitaine emmenait dans les airs, dans des conditions singulièrement tragiques, un passager inattendu. A trois mètres au-dessous de la nacelle, cramponné à une corde, un enfant était suspendu et se balançait d'inquiétante façon : c'était notre gamin.

Naturellement, l'anxiété à son sujet était grande ; des discussions s'élevèrent tout à coup : « Il l'a fait exprès ! — Non, monsieur ! — Si, monsieur ! » Il y eut des coups échangés, des yeux pochés, mais presque tous les regards étaient anxiusement fixés vers le ciel, et il y eut un immense « ah » de soulagement quand on vit l'enfant se hisser avec une dextérité

surprenante, et atteindre le bord de la nacelle, puis le capitaine se pencher et l'attirer à l'intérieur ; il était sauvé. Maintes bonnes gens s'empressaient autour de la fillette qui pleurait éperdument : finalement un commissaire de police s'empara d'elle et l'emmena.

Quelqu'un qui avait été bien étonné, ç'avait été le brave capitaine Carbougnat en entendant, tandis que son ballon s'élevait majestueusement dans la nue, une voix empreinte du plus pur accent faubourien, qui s'écriait, non loin de lui : « Eh ! là-haut ! un coup de main siouplait ! » Il s'était penché et telle avait été sa surprise qu'à peine avait-il songé à donner l'aide réclamée ; ce ne fut qu'après que son original visiteur eut, presque à lui seul, enjambé la nacelle, et qu'il le vit en face de lui souriant et pas émotionné pour un sou, qu'il recouvra l'usage de la parole. « Eh ! bougri, cria-t-il, qu'est-che que ch'est que che morveux ? » (Le brave capitaine Carbougnat, disons-le, de crainte qu'on ne s'en aperçoive pas, avait vu le jour dans la coquette ville de Billom, en Auvergne.)

Le morveux, un joli gamin à la mine éveillée, un peu frêle et pâle, il est vrai, mais aux yeux pétillants de malice, assez proprement vêtu, se grattait l'oreille avec

embarras, et ne répondait pas. « Il est muet? Dis, comment es-tu monté ici — M'sieu, fit le gosse prenant son parti et s'asseyant sans façon sur un tas de cordes, j'vez vous dire... et même j'vez vous dire le vrai du vrai. J'avais bien inventé une blague à vous raconter, mais les menteries, moi j'aime pas ça. Voilà : c'est rapport à un pari que j'ai fait avec Gugusse... — Un pari que tu as... » Le capitaine suffoquait, et se croisant les bras sur la poitrine : « Un pari? Quel pari, tonnerre de Clermont? — Pas malin! Le pari de faire un voyage en ballon; nous avons parié douze billes et un bâton de réglisse, alors vous comprenez, j'ai pas envie de me ruiner, moi! »

Il y eut un silence. L'aéronaute contemplait son jeune compagnon avec des yeux arrondis par la stupeur, mais celui-ci, sans plus s'occuper de lui, se redressa, s'accouda au bord de la nacelle et se mit à contempler le paysage. Et aussitôt une fusée d'observations ingénieuses et émerveillées jaillit de sa bouche : « Bon sang, que c'est-y beau!... Y en a-t-il, y en a-t-il, de la terre!... C'est tout ça, Paris? Ben vrai, c'est rien petit! Et la Seine, on dirait qu'on a pleuré pour y mettre de l'eau... Dites, m'sieu, vous qu'en savez long, montrez-moi donc la maison de p'pa : 126, rue des Martyrs... » Et bien d'autres choses dont

Il était impossible de savoir si elles étaient dites sérieusement ou dans l'unique but de se payer la tête du brave père Carbognat totalement abasourdi.

Or, c'était un brave homme, comme tous ses compatriotes du reste. Il finit par rire des saillies de son interlocuteur, et un quart d'heure après, ils étaient les meilleurs amis du monde ; accoudés côté à côté, ils se mirent à converser tout en admirant le panorama. Le capitaine sut ainsi que son passager s'appelait Marcel Coulombet, plus connu sous le vocable de Coucou, qu'il avait quatorze ans, était apprenti graveur sur métaux, que son père occupait le poste de contremaître dans une grosse fabrique de cartonnages, qu'il avait une sœur et un frère plus jeunes que lui. S'étant ainsi présenté, il questionna à son tour et il fallut que le pilote lui expliquât par le menu le fonctionnement de divers appareils du ballon, il voulait même à toute force grimper par le filet jusqu'en haut de l'aérostat pour voir ce qu'il y avait au-dessus. Flatté, le père Carbognat ne tarissait plus et la curiosité du gamin fut amplement satisfaite. Après, ils se remirent à l'examen du paysage : deux heures passèrent ainsi. « C'est Gugusse qui va être attrapé ! répétait sans cesse Marcel — ou Coucou — ah ! mon vieux, t'as voulu

faire le malin ! En faudrait de moins toquards que toi pour s'aligner avec bibi ! Quel bon morceau de réglisse j've-t-y sucer ! » Coucou avait des goûts simples.

Le vent assez fort soufflait du sud-est et, tout à ses discours, le père Carbougnat n'y avait pas jusqu'alors prêté grande attention. Une rafale soudaine qui secoua l'*Étoile du Nord* le fit tressaillir : « Fichtre de bougre, voilà que cha devient grave, eh ! va falloir voir à deschendre ! — Comment, descendre, protesta Coucou, déjà ! C'est pas sérieux ! J'avais idée qu'on irait comme ça jusqu'en Angleterre. — Tu es fou, mioche ! — Eh ben, en Amérique, alors, si l'Angleterre c'est trop loin ! » Sans s'occuper de lui, le capitaine consultant le baromètre, fronçait ses gros sourcils : « Je vais lâcher du gaz, tant pis, j'aime mieux cha. — Il est fou, ce vieux, grognait Coucou ; c'est tout juste si on est parti ! Poule mouillée, va ! Ça marche si bien ! » Mais Carbougnat, malgré ce qu'il venait de dire, ne bougeait pas et il murmurait : « Hum ! atterrir par che vent-là ! Il va nous plaquer à terre et nous aplatisir comme des chauchisses !... Ch'est ta faute, à toi, vilain garnement ! — De quoi, qu'est ma faute ? V'là que c'est moi qui fais du vent, maintenant ! — Mais non, idiot... — Merci, après vous, s'il en reste !

— C'est ta faute si j'ai bavardé et ne me chuis pas aperchu que le vent tournait en tempête. » Et le brave homme, fort mécontent, secouait le gamin comme un prunier. Mais il en eût fallu davantage pour émouvoir Coucou.

Au bout d'un quart d'heure la situation était devenue véritablement périlleuse et les deux aéronautes étaient contraints de se cramponner aux cordages ; parfois la respiration leur manquait : c'était une vraie tempête, une de ces tempêtes imprévues comme il s'en élève souvent au début du printemps. Coucou riait toujours et se tordait comme un fou en voyant, la casquette du pilote s'étant envolée, apparaître le crâne chauve comme un œuf de son propriétaire. Et Carbougnat, furieux, ayant voulu l'atteindre pour lui donner une gifle, une secousse de la nacelle lui fit perdre l'équilibre, et il tomba le nez en avant entre deux sacs de lest d'où il eut toutes les peines du monde à se tirer.

Cela dura encore quelque temps ; la nuit approchait, l'*Étoile du Nord* filait comme un boulet de canon. Et soudain Carbougnat poussa un hurlement de désespoir : « La mer ! Bon chang de bon chang, la mer ! Nous sommes fichus ! » Et en effet, ils apercevaient très bien, déjà presque sous leurs pieds, à deux cents mètres plus

bas, l'immense nappe bleue, interminable. En un clin d'œil, le rivage fut dépassé et le ballon continua sa course échevelée, à une vitesse folle, vers le large. « Ça, dit Coucou, c'est pas dans le programme. S'agit d'aller en ballon, s'agit pas de casser sa pipe ! Et Gugusse alors ? C'est lui qui rigolerait ! Il aurait perdu et il ne me paierait pas, merci, je ne marche pas ! » Mais *l'Étoile du Nord* marchait, elle, à quatre-vingts à l'heure, vers l'inévitable catastrophe.

II

En route pour l'Amérique.

La nuit n'allait guère tarder maintenant, mais il faisait encore bien suffisamment clair pour que les deux voyageurs se rendissent compte de la gravité de leur situation. Aussi loin que la vue s'étendit, la mer, partout la mer ! A en juger par la rapidité de leur course, ils devaient bien maintenant être à cinquante kilomètres au moins du rivage. Coucou se taisait quand le capitaine Carbougnat le regardait ; mais dès que celui-ci avait le dos tourné, il multipliait à son adresse les grimaces et les pieds de nez, murmurant : « Gros sac à charbon, va ! Bien la peine

d'avoir de la barbe jusque dans les yeux pour être si bête, vrai ! Comme s'il n'aurait pas dû prévoir c't'histoire-là, j'veux demande !... Bon, qu'est-ce qu'il a à grignoter comme ça, il veut s'envoler ? Mince d'hirondelle. »

En effet, le capitaine, pris d'une soudaine crise d'agitation, multipliait les signaux à l'adresse d'un invisible correspondant. A la fin, Coucou daigna regarder et ce qu'il aperçut le fit tressaillir : c'était un grand navire encore éloigné dont les voiles apparaissaient toutes blanches dans l'obscurité naissante et vers lequel le ballon se dirigeait tout droit. Hors de lui, Carbougnat cria : « Un bateau ! Cha va peut-être nous chauver la vie. Attenchion, ouchte, deschendons ! — Quoi, descendre ? protesta Coucou ; dans l'eau ? — Eh ! bien chvr dans l'eau, pas chur le boulevard des Capucines ! — Mais nous allons nous noyer ? — Tu ne chais pas nager ? — Pour qui que vous me prenez ? Pour une gourde ? Sûr que si, je sais nager, seulement... — Ferme ton bec, moutard ! » L'aéronaute, tout surexcité, s'empressait maintenant, tirant des ficelles ou des cordes, se donnant un mal inouï. Le ballon, qui avait déjà une tendance accentuée à baisser, ne fut bientôt plus qu'à une douzaine de mètres au-dessus des flots, et il se rapprochait

rapidement du navire. « Hourra ! bravo ! cria Carbougnat en gambadant, ils nous ont vus, ches bons amis, ils mettent un canot à la mer ! Vive la Franche, vive l'Auvergne, vive le capitaine Carbougnat ! » Coucou haussait les épaules d'un air supérieur et s'étant aperçu qu'il avait laissé tomber son mouchoir, se baissa pour le ramasser. Au même moment — une déchirure, s'étant sans doute produite dans l'enveloppe — le plancher de la nacelle se déroba sous ses pieds et tout s'écroula comme une pierre qu'on lâche. Instantanément, le pauvre gamin se sentit à la fois glacé et suffoqué : le ballon était tombé à la mer.

Pour comble, notre infortuné Coucou avait les jambes empêtrées dans des cordes et il crut sa dernière heure arrivée. Heureusement, il réussit bientôt à se délivrer et, ne perdant pas la tête — Coucou ne perdait jamais la tête — d'un vigoureux coup de talon il remonta à la surface. Ses mains tâtonnantes rencontrèrent quelque chose qui flottait et à quoi il se cramponna : c'était un banc. Alors, il put éternuer et souffler et respirer un bon coup. Mais les vagues assez hautes l'empêchaient de voir autour de lui. Soudain, comme en un rêve, il perçut une voix criant : « En voilà un, en voilà un ! » Puis, l'instant d'après : « Empoignez la gaffe,

vite ! » La gaffe, quésaco ? pensa Coucou. Mais une sorte de perche vint le heurter et il comprit : lâchant le banc auquel il devait la vie, il saisit la gaffe en question, se sentit halé vigoureusement et des poignes solides le hissèrent hors de l'eau, dans un canot où il se laissa aller, épuisé : il était trempé et transi, claquant des dents, à peu près privé de sens.

Quand il revint tout à fait à lui, il était couché dans un bon lit, fort étroit par exemple, en une cabine du navire et un bien-être infini l'envahissait. Subitement, la mémoire lui revint et se redressant à demi : « Et l'père Carbougnat ? cria-t-il, » A ces paroles, un homme jusqu'alors invisible dans un angle se montra ; c'était un vieux matelot tanné et bronzé, à favoris blancs. « Bon, dit-il d'un air satisfait, le moussaillon cause, va bien... Faut carguer ta voiture, fiston, autrement dit rester tranquille... — Mais le père Carbougnat ? — C'est le gros à la barbe ? Sois tranquille, on l'a repêché aussi. Maintenant, du silence et au dodo. » Ma foi, tranquillisé, Coucou se laissa faire ; ayant remercié le bon matelot, il se recoucha sans en demander plus long — on verrait bien, quoi ! ah ! là là, on a toujours le temps de se faire de la bile ! — et cinq minutes plus tard, il ronflait comme père et mère.

Lorsqu'il s'éveilla, entièrement remis de sa terrible alerte, il se vit seul dans la cabine et sautant hors du lit revêtit hâtivement ses vêtements qu'il eut la satisfaction de trouver secs, mais quelque peu rétrécis par l'eau de mer, fit une rapide toilette et se mit en devoir de monter sur le pont. Malgré son insouciance, il était bien un peu inquiet ; où allait-il, où allait le navire ? Un couloir s'offrit, il le suivit et, au bout, trouva un escalier, ou plutôt une échelle. Comme il s'apprêtait à la gravir, des éclats de voix frappèrent son oreille et il s'arrêta pour écouter parce qu'il y reconnut celle du capitaine Carbougnat. « Mais j'enfin, commandant, disait celui-ci, ch'est inchenché ! En Amérique ! Nous j'emmener en Amérique ! Et qu'est-che que nous j'irons faire en Amérique ? — Ça, monsieur, répondit un organe hargneux, ce n'est pas mon affaire, je m'en moque. — Mais... — Comment, je vous retire de l'eau où vous avez eu la sottise de vous laisser tomber et vous n'êtes pas content ! Vous voudriez que je retourne en France, pour vous mettre à terre et avoir en même temps le plaisir de voir jeter mon navire à la côte par la tempête ? Ah ! non. — Où est-elle votre tempête. Il fait un temps chuperbe ! — Vous m'en direz des nouvelles dans quatre ou cinq heures ! Non,

monsieur, non, je suis frété pour l'Amérique, j'irai en Amérique et vous aussi, à moins que vous ne préfériez regagner la terre à la nage ; c'est l'affaire de quarante lieues ! — Quarante lieues, bougré de bon chang !... »

Coucou avait écouté ce suggestif dialogue avec l'intérêt qui se devine. Quand le pauvre capitaine Carbougnat eut été « cloué » par l'argument de son adversaire, il réfléchit une seconde, puis se frappant les mains sur les cuisses, il éclata de rire : « Non cha, ch'est trop farche !... Bon, voilà que je parle comme le père Carbougnat, moi, maintenant !... En Amérique ! Mais j'en suis, moi !... Eh ! commandant, commandant, les voyageurs pour l'Amérique, voilà ! » Il escalada l'escalier en un clin d'œil et fit sur le pont une entrée précipitée, pour se jeter dans les jambes d'un petit homme sec, maigre, à casquette galonnée, qu'il manqua faire dégringoler dans le panneau : « Tonnerre de boustif ! Quel est le failli chien... Tiens, le moussaillon ! » C'était le capitaine du navire lui-même, le père Le Kerdrec, comme on l'appelait, brave homme, mais ronchonneur et grognon en diable. Il avait entendu les paroles du gamin et la mine éveillée de celui-ci lui plut : « A la bonne heure, s'exclama-t-il, en voilà un, au moins

qui ne réclame pas des choses absurdes comme de retourner au port. Ça va mieux, oui? Très bien? Tant mieux. Ça te plaît les voyages? Bon. Il s'agit de servir à quelque chose ici, entendis-tu? je ne veux pas d'inutiles à bord. Madurec! » Un matelot parut. « Vous allez prendre le moussaillon avec vous, il vous aidera. Trotte! » Un peu interloqué, Coucou suivit le matelot, mais la vue du pauvre Carbougnat lui rendit sa belle humeur, tant le pauvre homme avait l'air assommé, aplati, par ce qu'il venait d'entendre; son allure piteuse eût attendri un rhinocéros, mais le commandant Le Kerdrec lui tournait délibérément le dos.

Coucou fut bientôt initié à la besogne qui lui incombaît; elle n'était ni pénible ni difficile et consistait à tenir en ordre les soutes aux provisions et à préparer matin et soir les distributions de vivres et de liquides. Notre ami n'était pas paresseux et ilaida de son mieux son nouveau patron. Mais à la nuit tombée, la tempête annoncée se déchaîna et il fut deux jours couché, atteint d'un mal de mer épouvantable, malade comme toute une meute. La mer finit par se calmer et il reprit ses occupations.

Une heure plus tard, il eut une joyeuse surprise; en s'en allant à la cuisine porter

de la viande salée pour le repas de l'équipage, il se trouva en présence du capitaine Carbougnat, mais dans quel accoutrement ! un tablier bleu autour des reins, un bonnet plat en toile blanche sur la tête, ses bras nus dégouttant d'eau de vaisselle et récurant avec ardeur une gigantesque marmite : « Bah ! s'écria le gamin, qu'est-ce que vous faites là ? Vous avez donc changé de métier ? — Tais-toi, vilain garnement, chale Parigot de malheur. Ch'est ta faute tout cha, chale Carfouillat ! Va-t'en, que je te dis ! » Et, comme Coucou le considérait toujours, il lui jeta à la tête l'immense faubert inondé d'eau grasse dont il se servait. L'enfant esquiva le projectile et s'enfuit en riant à gorge déployée. Il eut bientôt le mot de l'énigme : le capitaine était allé à nouveau relancer le commandant Kerdrec pour retourner à terre, et l'autre, furieux, l'avait obligé, sous peine de jeûne jusqu'à destination, à remplir l'office de « plongeur ». Pauvre Carbougnat ! Il ne pardonnait pas à Coucou ses innocentes moqueries, ne lui adressait plus la parole, et lui jetait des regards empoisonnés chaque fois qu'il le rencontrait.

Le voyage se continua sans incidents notables ; le *Jeune Henri* (c'était le nom du trois mâts) se rendait au Texas pour y

déposer une partie de sa cargaison, et de là à Bahia, au Brésil. Coucou, choyé de l'équipage pour sa gentillesse et sa gaieté, était fort heureux ; une seule pensée assombrissait sa joie de voir du nouveau, celle de ses parents, de sa sœur, de son frère. Mais baste ! il ne tarderait pas à retourner en France ! Comment ? Il ne s'en souciait guère. Il ne se doutait pas qu'il n'était pas près de revoir la rue des Martyrs.

III

El señor Rodriguez San cha.

Le *Jeune Henri* était arrivé à Galveston, dans le Texas sans que le voyage eût été troublé par rien de sensationnel. Coucou s'était parfaitement acquitté de ses fonctions, et le père Carbougnat était devenu un « plongeur » étourdissant d'habileté. Une fois au port, le commandant Le Kerdrec signifia à ses deux passagers qu'il allait les mettre à terre, aux mains de l'agent consulaire de France avec qui ils se débrouilleraient. « Pour chûr que je ne demande pas mieux que de lâcher che paquet d'épines ! grogna l'aéronaute. M'avoir fait laver la vaichelle, à moi, le capitaine Carbougnat ! Si 'jamais je te

pinche !... » L'agent consulaire, un Espagnol nommé don Ramon Sigueira, notable commerçant, fut prévenu, il vint à bord et comme il baragouinait vaguement le français, on lui raconta les aventures des deux voyageurs. Il accepta de se charger d'eux et les emmena chez lui, promettant de s'occuper de leur rapatriement.

Coucou quitta presque avec regret le navire où il ne comptait que des amis ; néanmoins il fut très content de se retrouver sur le plancher des vaches. Don Ramon installa assez convenablement ses hôtes dans une auberge de la ville, leur remit quelque argent, dont ils étaient l'un et l'autre fort dépourvus et leur annonça que d'ici une douzaine de jours, un bateau partirait pour la Martinique ; il les y embarquerait, puis les autorités de cette colonie française feraient le nécessaire.

Carbougnat boudait toujours à Coucou, en dépit des amabilités de celui-ci qui, de guerre lasse, laissa l'Auvergnat cuver sa mauvaise humeur et entreprit de visiter la ville et ses environs ; le bruit de leur aventure s'était du reste répandu et ils étaient tous deux considérés avec sympathie par la population.

Un matin, Coucou se mit en tête de profiter du beau soleil pour aller faire une promenade aux environs. Il partit seul et

bientôt se trouva à trois ou quatre kilomètres de la cité, en une espèce de lande inculte et déserte. Soudain, sur le chemin qu'il suivait, deux personnes apparurent en qui il reconnut deux gamins de son âge, l'un blanc, somptueusement vêtu, l'autre nigre paraissant le domestique du premier et le suivant à distance. Soudain, le petit blanc appela son serviteur et d'un ton furieux lui adressa la parole en espagnol, l'autre ne répondit qu'en baissant la tête d'un air craintif. Alors le blanc brandit une canne solide et flexible qu'il avait à la main, et se mit à frapper à tour de bras, en pleine figure, son infortuné compagnon.

Coucou demeura un instant muet de stupeur, puis l'indignation l'envahit : « Ah ! non mais, est-il sauvage, celui-là ! Ça ne va pas se passer comme ça ! » En quatre bonds, il eut rejoint les deux enfants, repoussa le blanc d'un poignet vigoureux et se plaça entre eux en reprochant violemment au maître sa brutalité envers son serviteur. Un instant ahuri de cette intervention, l'autre ne tarda pas à être en proie à une rage folle, il leva sa badine et en cingla la joue de Coucou... Ah ! ce ne fut pas long et il reçut là une de ces leçons de « savate » dont il est assez rare qu'on aille se vanter à ses amis et connaissances finalement, au bout de trente-cinq

secondes, bien comptées, les yeux pochés, le nez tuméfié, il fut s'allonger sur le sol, hurlant comme un rat qu'on écorche.

« Ça t'apprendra, lui dit Coucou. Et tu sais, si tu veux recommencer, je suis là, et pas rien qu'un peu. » Se tournant vers le pauvre nègre épouvanté et dont le visage saignait, il essuya ses plaies avec son mouchoir, mais cette charitable occupation fut bientôt interrompue. Quatre hommes, attirés évidemment par les cris du vaincu, parurent au pas de course : un blanc, trois noirs. Le premier se précipita vers l'enfant avec de véritables clameurs de désespoir, et, en espagnol, engagea avec lui une brève et animée conversation. Et aussitôt, l'homme, le visage cramoisi de fureur, se rua sur Coucou... et cette fois, ce fut celui-ci qui reçut la pile et une pile soignée. Il voulut fuir, mais sur un ordre les noirs se lancèrent à ses trousses, le rejoignirent, et tous trois, à leur tour, tombèrent sur lui à coups de pieds et de poings, leur maître et son fils stimulant leur ardeur en les frappant eux-mêmes. C'était une scène grotesque et révoltante.

Tout a une fin. A moitié assommé, presque privé de sens, Coucou fut emporté en un triste état. De l'autre côté d'un monticule, une voiture attelée de quatre

superbes mules stationnait. On le lia avec des cordes, on le jeta comme un paquet en travers du siège du cocher, puis les deux blancs s'installèrent à l'intérieur et le véhicule partit au grand trot.

Les cahots ranimèrent l'infortuné gamin qui fit effort pour se délivrer de son incommodie position, mais les blancs l'avaient vu remuer ; ils crièrent quelques paroles et le cocher, un mulâtre, lui appuyant son pied sur la poitrine, l'obligea à demeurer tranquille. Moulu, rompu, tous ses membres endoloris, Coucou souffrait affreusement, mais il se contraignit à ne pas se plaindre pour ne pas réjouir ses bourreaux. Il était sur le point de s'évanouir quand, au bout d'une heure, la voiture s'arrêta enfin dans la cour d'une vaste et somptueuse demeure entourée de hautes palissades et de murs. Là on le jeta violemment sur le sol où il resta étendu, plus mort que vif.

Il perçut pourtant que de nombreuses personnes s'amassaient autour du gamin qu'il avait si confortablement rossé, et c'étaient des pleurs, des cris, des lamentations. Ensuite on vint à lui, on le frappa encore à coups de pied, de cannes, d'ombrelles (car il y avait là une dame et une jeune fille d'une quinzaine d'années, la sœur du gamin, sans doute). Enfin, deux

nègres empoignèrent notre ami et l'emportèrent, un escalier de cave fut descendu, des verrous grincèrent, ses liens lui furent enlevés, puis la porte se referma et il se trouva prisonnier dans un cachot noir, humide, nauséabond, allongé sur de la paille à moitié pourrie, avec à côté de lui une cruche d'eau et un morceau de pain noir.

Il demeura là longtemps sans bouger, puis il se décida à se lever, clopin-clopant, et à panser ses blessures comme il put. Après quoi il réfléchit. Certes sa situation ne lui paraissait pas gaie, mais il était loin de la croire aussi fâcheuse qu'elle l'était, car l'homme dont il avait « tambouriné » comme il disait, l'aimable rejeton, était l'un des plus féroces planteurs du Texas. Immensément riche, possédant dans tout le pays de vastes domaines, sur lesquels travaillaient plusieurs milliers d'esclaves noirs (l'esclavage existait alors en Amérique), il faisait peser sur ces malheureux une impitoyable tyrannie, réprimant avec cruauté la plus insignifiante faute, et l'on citait de lui des actes incroyables. Comme il n'existant guère d'organisation judiciaire ni autre au Texas, sa fortune lui donnait tous les droits et nul ne se serait avisé de lui demander des comptes ; du reste, le rapt de Coucou n'avait eu d'autres témoins que des esclaves de don Rodriguez.

Sancha (c'était le nom du planteur) et aucun d'eux ne s'avisant de parler, le brave Ramon Sigueira ignorerait ce qu'était devenu le petit Français.

Coucou demeura cinq jours dans son cachot, sans autres visites que celles des nègres qui lui apportaient sa nourriture et dont aucun ne parlait français. Au bout de ce temps, au matin, on vint le prendre, et on le ramena au jour. En un clin d'œil, il fut attaché et bâillonné ; puis on l'enferma dans une espèce de carriole attelée de quatre forts chevaux et escortée de six hommes armés, à cheval ; le véhicule contenait quantité de marchandises. Et en route !

Le trajet dura toute la journée. A la nuit tombante, Coucou se vit extraire de sa prison roulante pour prendre pied dans une cour soigneusement entourée de hautes barrières, et dans laquelle étaient édifiées des baraques en bois, paraissant abriter nombre de personnes. On le délivra de ses entraves et l'un des hommes d'escorte, à face de brute, lui adressa la parole en espagnol.

« Est-ce que vous n'avez pas fini de m'ennuyer avec votre baragouin ! s'écria l'enfant exaspéré. Ça ne se passera pas comme ça, c'est moi qui vous le dis ! Qu'est-ce que vous me voulez, bande de figures de pain d'épices ? J'ai rossé le fils

de votre patron ? Eh bien, oui, et il n'en avait pas volé encore, et je suis prêt à recommencer. » Il exhala sa colère en bien d'autres propos et les hommes groupés autour de lui, perplexes, ne comprenant pas, écoutaient. Ils se concertèrent et l'un d'eux s'éloigna pour revenir bientôt avec un vieux nègre à cheveux blancs qui aussitôt adressa la parole à Coucou en français : « Enfin, enfin ! s'exclama l'enfant, tout joyeux, on va tout de même pouvoir s'expliquer ! Pas malheureux ! Dites, m'sieu le négro, qu'est-ce qu'ils me veulent tous ces empailles ? — Hélas ! mon enfant, dit le noir, je vous plains bien sincèrement. L'homme dont, paraît-il, vous avez offensé le fils est puissant et cruel. Il vous a condamné à travailler, tant qu'il le jugerait bon, comme esclave sur les plantations, et je ne crois pas que nul puisse vous arracher de ses griffes ! »

IV

L'évasion.

Rien ne peut dépeindre la rage de Coucou quand il eut ainsi appris le sort qui lui était réservé. Il éclata en invectives furieuses et déclara d'abord qu'il se

refusait à travailler ; ensuite qu'il trouverait bien le moyen de s'évader et qu'alors on verrait. Mais le nègre secouait tristement la tête. Coucou fut alors à nouveau empoigné et poussé dans l'un des baraquements, aux portes verrouillées, aux fenêtres grillées ; là se tenaient une soixantaine de noirs ou mulâtres, vautrés, de retour du travail, sur de misérables paillasses, et ayant encore à côté d'eux les restes de leur maigre repas. On lui assigna sa place, et la porte se referma.

Ses compagnons de captivité le regardaient curieusement. Un blanc parmi eux ! Quelques-uns lui adressèrent la parole, mais il leur fit signe qu'il ne les comprenait pas et s'abîma dans une sombre méditation. La nuit s'écoula fort mélancolique dans une atmosphère empesée. Coucou ne put dormir et contemplait avec horreur les grosses chaînes qui unissaient les deux chevilles de chacun des malheureux esclaves dont la plupart portaient d'affreuses traces de coups ou de blessures sur leurs corps presque nus. Il y en avait dans le nombre qui n'étaient pas plus âgés que lui.

Le lendemain matin, au petit jour, les portes s'ouvrirent bruyamment, et plusieurs hommes armés entrèrent. Les nègres étaient déjà debout, leurs couches pliées,

seul Coucou était resté allongé sur la sienne. Deux des blancs vinrent à lui et sachant qu'il ne les comprenait pas, lui intimèrent par signes l'ordre de se lever. Il n'en fit rien. Alors les deux blancs se ruèrent sur lui, l'empoignèrent chacun par une jambe et le traînèrent ainsi jusque dans la cour. Là, malgré sa résistance et ses protestations furieuses, ils le mirent debout et le contraignirent à marcher jusqu'à une sorte de hangar sous lequel était installée une forge ; toute une collection de chaînes pendait au mur.

Une demi-heure plus tard, l'infortuné gamin avait, lui aussi, les chevilles enserrées dans des espèces de bracelets rivés et réunis par une lourde chaîne. Il était définitivement esclave. Mais ses peines ne faisaient que commencer. En présence du chef de la plantation, un métis à l'air féroce et ironique, il fut conduit hors de l'enceinte, jusqu'à une forêt où s'agitaient, surveillés par des gardes, plus de deux cents esclaves ; là on lui mit une serpe dans la main et on lui indiqua qu'il fallait couper les herbes et les menus arbustes. Il jeta l'outil et se croisa les bras. Aussitôt, trois des gardes, sur l'ordre de leur chef, se jetèrent sur lui, lui arrachèrent ses vêtements et tandis que deux d'entre eux le maintenaient, l'autre se mit à frapper

de toute sa vigueur le torse du gamin à l'aide du fouet dont tous étaient munis ; le chef comptait les coups. Bientôt le sang jaillit ; Coucou grinçait des dents pour ne pas crier, mais la douleur fut la plus forte ; il éclata en hurlements qui amusaient follement ses bourreaux, jusqu'à ce qu'il s'évanouit.

Quand il reprit ses sens, il était étendu sur sa paillasse et il souffrait atrocement ; il lui semblait que son torse était entouré de flammes qui le dévoraient, c'est qu'on le lui avait entouré de linges trempés dans l'eau salée pour cicatriser ses plaies. Pour la première fois, le désespoir le terrassa, puis une fièvre ardente le prit et il délira, invectivant don Rodriguez et son fils, implorant Carbougnat de le délivrer. Au soir, les nègres rentrèrent et plusieurs de ces pauvres gens soignèrent avec dévouement pendant toute la nuit leur compagnon de misère.

Coucou resta quatre jours ainsi, puis alors que son dos le faisait encore terriblement souffrir, il lui fallut se lever et s'en aller au travail. Mais cette fois, il ne refusa pas de se livrer à la besogne ordonnée, car il avait changé de tactique ; jugeant toute résistance inutile, il s'était résolu à se montrer d'une docilité exemplaire, quitte à profiter de la première occasion pour s'éclipser.

Une existence morne, lamentable, commença alors pour lui. Bien qu'il s'exténuât à s'acquitter de sa tâche, il n'évitait pas pour cela les sévices. Durant les trois mois qui suivirent, il reçut encore quatre fois le fouet, sans raison, simplement parce que le chef, en sa qualité de métis, était heureux de maltraiter un blanc. Mais il fut témoin de bien d'autres horreurs, un nègre fut si brutallement frappé qu'il en mourut après une affreuse agonie ; d'autres étaient pendus par les poignets jusqu'à évanouissement ; d'autres plongés jusqu'au ventre dans une sorte de citerne peuplée de rats énormes, et on ne les en tirait que lorsque les rongeurs leur avaient mis le corps en sang ; d'autres enfermés dans un réduit où ils ne pouvaient ni se tenir debout, ni se coucher : au bout de trois jours, ils étaient comme paralysés et on les obligeait à coups de fouets à travailler tout de même.

Coucou voyait tout cela, et il frémisait d'indignation ; à cette école, son énergie et son corps se trempaient. Mais d'évasion, il ne voyait pas le moyen ; plusieurs malheureux qui l'essayèrent durant son séjour furent poursuivis par des hommes montés, que guidaient à la piste d'énormes et féroces molosses dressés à ce service ; repris, ils étaient soumis à d'épouvan-

tables tortures pendant une ou même deux semaines entières ; deux, qui s'étaient défendus, furent pendus et leurs cadavres ne furent ensevelis qu'alors qu'ils tombaient en putréfaction. Deux autres furent dévorés vivants par les chiens.

Tout cela ne décourageait pas notre Parisien, qui ne cessait de penser à fuir. L'occasion attendue se présenta à peu près quatre mois après son arrivée à la plantation. Sa docilité apparente lui avait valu d'être affecté au nettoyage du logement des esclaves et à celui des autres locaux ; un jour, l'homme qui le surveillait avec les trois nègres ses compagnons, s'étant absentés un instant, il réussit à dérober à la forge une lime qu'il cacha sous ses vêtements, puis dans sa paillasse. Quelques jours plus tard, il apprit — car maintenant il comprenait un peu d'espagnol et aussi d'anglais, plusieurs nègres parlant cette dernière langue — il apprit que l'intendant de don Rodriguez devait prochainement venir visiter la plantation, et, dès cet instant, une vive agitation se manifesta, car il s'agissait de satisfaire l'envoyé du maître : les coups de fouet pleuvaient.

Profitant du brouhaha, il se cacha un matin, dans le grenier à fourrages, s'ensevelit sous les bottes de foin, et là, froide-

ment, sans hésiter, il commença avec ardeur à limer sa chaîne. Au bout de deux heures d'un travail acharné, il ne lui restait plus que les deux bracelets autour des chevilles et ils ne tardèrent pas à tomber. Alors, il attendit l'heure de la sieste — il faisait déjà très chaud — tout, à la plantation, était sens dessus dessous et son absence n'avait pas encore été remarquée. A ce moment, les écuries situées au-dessous des magasins étaient vides de personnel, il ne s'y trouvait qu'une quinzaine de chevaux inoccupés. Il en sella un tant bien que mal.

Il ouvrit sans bruit les deux portes après avoir eu soin de détacher les animaux et aussitôt, enflamma plusieurs bottes de paille qu'il avait préparées. La vue du feu affola les bêtes qui s'élancèrent au dehors en hennissant et d'instinct se ruèrent vers la porte de l'enceinte, conduisant en pleine prairie. Déjà Coucou avait sauté sur sa monture et à coups de talons, cramponné à la selle, précipitait la bête sur les traces de ses congénères.

Le résultat fut que les six gardes, préposés à la surveillance de la porte furent culbutés par la trombe équestre. Coucou passa donc sans encombre. Mais emporté à un galop fou, il avait à peine parcouru cent mètres que deux ou trois balles

sifflèrent à ses oreilles, sans du reste l'atteindre, et il entendit une voix éclatante qui ordonnait de lâcher les molosses.

Le cheval galopait à une allure insensée, sans cesse excité par son cavalier improvisé qui avait la plus grande peine à ne pas dégringoler. Ils contournèrent la forêt, pour s'engager à fond de train dans la prairie, légèrement ondulée, semée de bosquets. En arrivant en haut d'une éminence, Coucou se retourna et il vit en frémissant, à trois cents pas derrière, des animaux jaunâtres qui bondissaient sur ses traces : c'étaient les molosses, ils ne gagnaient pas, mais ils ne perdaient pas. Loin en arrière, une troupe de cavaliers.

La course continua quelque temps encore. Le cheval, une bête magnifique pleine de sang, filait comme un obus, sans paraître s'épuiser ; il débouchait dans une plaine assez vaste et longeait un bois touffu ; le terrain étant favorable, il paraissait gagner et l'espoir chantait dans le cœur de l'enfant qui se gardait bien de se demander où l'animal l'emmenait. « Hein ! songeait-il, j'ai t'y eu le nez creux de m'ensauver à dada, au lieu de me contenter de mes deux « quilles » comme les camarades !... Ah ! ils ne me tiennent pas encore eux et leurs sales cabots ! Regardons un peu ce qu'ils deviennent ». Il se

retourna sur sa selle. Hélas ! à ce moment, se présentait un petit buisson par-dessus lequel le cheval sauta. La secousse fit perdre l'équilibre à notre malheureux gamin qui roula violemment sur le sol où, un moment, il resta étourdi par le choc.

Quand il se redressa hagard, il vit d'un côté le cheval déjà loin, qui galopait toujours, de l'autre à cinquante pas, six effroyables molosses, hauts comme de petits ânes, qui accouraient silencieux, leur énorme gueule ouverte, toute dégouttante de bave, hideux et s'apprêtant à le mettre en pièces comme ils l'avaient déjà fait de plusieurs malheureux esclaves...

V

Thomas Lefourier et ses deux Indiens.

Coucou jugea d'un coup d'œil sa situation désespérée, pourtant son sang-froid ne l'abandonna pas. Avant que les limiers fussent arrivés sur lui, il avait déjà gagné la lisière du bois, saisi les basses branches d'un gros arbre qui pendaient à sa portée et s'enlevait par un rétablissement digne d'un acrobate de profession ; gagner les branches supérieures fut ensuite l'affaire d'un instant. En toute autre circonstance,

il aurait ri de bon cœur de la mine déconfite des chiens qui, leur énorme museau en l'air montrant leurs crocs formidables, le considéraient d'un air effaré, à quatre mètres au-dessus d'eux. Mais la galopade effrénée qu'il entendait, se rapprochant de seconde en seconde lui ôtait toute envie de s'amuser.

Soudain, en détournant la tête, il eut une vision extraordinaire, aussitôt disparue qu'apparue : celle, dans un épais buisson à une trentaine de mètres de là, d'une tête humaine de nuance rougeâtre qui, instantanément, s'abîma dans les herbes. Qu'était-ce cela? Il eut à peine le temps de se le demander, car les cavaliers arrivaient vociférant comme une bande de mécréants qu'ils étaient. Voyant les chiens arrêtés au pied d'un arbre, le nez haut, ils comprirent aussitôt et arrêtant leurs montures mirent pied à terre ; sur-le-champ, ils aperçurent Coucou et éclatèrent d'un rire sinistre. « Bien joué, mon garçon, cria l'un d'eux, vous avez du vice pour votre âge, mais c'est à recommencer. Allez, hop, descendez. Et gare le fouet et le reste ! La moitié des chevaux sont perdus. Ruy Gerez a une épaule démise et Gustin Lewis une oreille arrachée d'un coup de sabot ! J'ai peur que vous ne payiez tout cela bien cher ! »

Coucou ne répondit pas : le désespoir

s'installait en maître dans son âme, et il se demandait avec raison s'il ne vaudrait pas mieux se laisser tuer que de courir au-devant des horribles supplices que son jeune âge ne lui épargnerait pas. Justement, l'un des hommes — ils étaient huit, — impatienté, le mettait en joue avec sa carabine.

Mais il ne pressa pas la détente.

Le buisson où Coucou avait vu apparaître la figure rouge s'écarta avec un grand bruit de branches froissées et un homme se montra, disant d'une voix calme : « Halte ! Ne tirez pas si vous tenez à votre peau ! » En même temps, il couchait en joue le tortionnaire avec un superbe fusil à deux coups. C'était un blanc d'une quarantaine d'années, habillé de vêtements de cuir, à la façon des chasseurs ; il avait une belle figure sympathique et bronzée, des formes athlétiques, et parlait en homme sûr de lui. Instantanément ses huit adversaires reculèrent en frémissant, et l'un d'eux murmura : « Thomas, Thomas Lefourier !

— Lui-même, mon garçon, et qui arrive juste à temps pour vous empêcher de commettre un nouveau crime. — Comment est-il possible, gronda l'autre, que les chiens ne l'aient pas éventé ! — Les chiens ! » Le chasseur fit un geste, prononça deux ou trois paroles et l'on vit,

spectacle incroyable, les six féroces et formidables bêtes s'avancer vers lui en rampant craintivement et se coucher paisiblement à ses pieds. « Voilà ce que j'en fais de vos chiens ! dit-il avec dédain. Maintenant, vous allez les emmener et retourner vous-mêmes dans votre antre de misère et de souffrance, je garde l'enfant qui est là-haut. Allez ! »

Ils étaient huit contre un, et ils se consultèrent du regard. L'un d'eux, plus hardi, fit le geste d'épauler prestement son arme. Un sifflement aigu déchira l'air et il tomba à la renverse, une flèche plantée dans la poitrine. Le chasseur n'avait pas bougé.

Une sorte de panique incompréhensible s'empara des sept autres. Ils prirent à peine le temps de ramasser leur camarade blessé, de le hisser sur son cheval où ils le soutinrent, inerte et perdant le sang à flots, et ils s'éloignèrent, suivis de leurs chiens à qui le dompteur inattendu avait de quelques nouvelles paroles rendu la liberté. Quand ils furent à cent mètres, ils vociférèrent des injures et des menaces, mais ce fut tout. Alors seulement Thomas Lefourier — puisque tel était son nom — s'occupa de Coucou qui avait avec effarement assisté à cette scène extraordinaire : « Descendez, enfant, dit-il, vous n'avez

plus rien à craindre. » Fou de joie, éperdu d'espoir, le gamin ne fit qu'un saut jusqu'au sol. « Voilà, m'sieu, dit-il sans même s'apercevoir qu'il parlait français. Et grand merci, vous savez ! Je vous en dois une chandelle ! — Comment, s'exclama le chasseur dans la même langue, mais d'un accent bizarre et traînant, vous êtes Français ? — Vous aussi ! Chouette, alors ! — Non, moi, je suis Canadien ; c'est presque la même chose. » Thomas entraîna l'enfant hors de la forêt et là, le tenant à bout de bras par les épaules, il le considéra en face quelques secondes. « Brave petit garçon, dit-il, honnête et franc, j'en suis sûr, car je me trompe bien rarement. N'ayez pas peur, ils ne reviendront pas de sitôt, néanmoins par prudence, nous allons prendre le large. »

Il siffla d'une façon extraordinaire, et à son grand étonnement, Coucou vit surgir des buissons deux hommes jusqu'alors cachés, il comprit alors l'étrange figure qu'il avait aperçue, comme aussi la flèche meurtrière. C'étaient deux Indiens pur sang, mais sans tatouages ni peinture de guerre, nu-tête et, sauf les traditionnels mocassins, vêtus comme Thomas lui-même. L'un jeune, dix-sept ans à peine, n'avait d'autres armes qu'une courte carabine à un coup, un pistolet, une lance

et un couteau de chasse; l'autre de dix ans plus vieux trimballait tout un arsenal : un grand arc et des flèches, un fusil à deux coups, deux pistolets, une lance, une hache de guerre, un poignard. « Voici Ockmulgee, dit Thomas en désignant le plus jeune, et Cheyapock — c'était le plus âgé, — mes deux seuls amis sur la terre. Je leur ai appris un peu de français, vous vous comprendrez. » Les deux Indiens s'approchèrent de l'enfant, de plus en plus abasourdi en dépit de son aplomb, et, gravement, lui serrèrent la main. Puis Thomas prit Coucou par la main et, à vive allure, la petite troupe s'enfonça sous bois.

Elle n'allait pas loin. Dans une clairière, elle trouva bientôt trois splendides chevaux harnachés et libres d'entraves, qui, sur un coup de sifflet, vinrent au galop s'offrir à leurs maîtres. Les trois hommes en enfourchèrent chacun un, Thomas hissa Coucou en croupe, et suivant un sentier assez bien tracé tous s'ébranlèrent au grand trot.

On devine combien les pensées de notre petit Parisien devaient être en désarroi. A peine pouvait-il croire qu'il fût réellement sauvé, et à chaque instant, il croyait encore entendre derrière lui les rauques grognements des molosses et les vociférations des gardes-chiourmes de don Ro-

driguez. Mais ce n'était qu'illusion : tout était désert, silencieux, et la course dura trois grandes heures sans qu'une seule parole eût été prononcée. Les quatre compagnons, sortant alors de l'immense forêt, débouchèrent sur les rives encaissées d'un petit torrent qu'ils suivirent quelque temps, puis ils s'arrêtèrent et mirent pied à terre. Les deux Indiens écartèrent les broussailles au pied d'un rocher et s'y enfoncèrent ; ils revinrent bientôt, portant sur leur dos des ballots, qui, ouverts, contenaient des provisions et un attirail de cuisine ; un second voyage ramena une tente en peau de buffle qu'ils s'occupèrent à dresser.

« C'est ici que nous habitons provisoirement, enfant, dit Thomas en s'asseyant à côté de Coucou, non sans avoir servi à celui-ci les éléments d'un frugal repas. Maintenant, il serait temps que nous fassions connaissance. Racontez-moi votre histoire. »

A présent, notre jeune voyageur renaisait à la vie ; il se rendait compte enfin qu'il avait échappé à ses bourreaux, qu'il se trouvait sous une protection sérieuse, en un mot que, contre tout espoir, sa tentative de fuite avait réussi. Aussi, fut-ce avec exubérance et une verve incroyable qu'il raconta ses aventures, sans rien cacher. Thomas l'écoutait gravement,

mais avec une visible curiosité. Quand son interlocuteur eut terminé, le Canadien demeura songeur, puis il dit : « Cet enfant sera un homme, un vrai ! » Puis, il se leva et sans rien ajouter, s'en fut se promener à pas lents à quelque distance.

Comme Coucou achevait son repas, le plus jeune Indien, Ockmulgee vint prendre place auprès de lui ; tout de suite, il plut au Parisien. « Mon jeune frère blanc, dit Ockmulgee d'un ton sérieux, en assez bon français, est protégé du Grand Esprit, car si notre père Thomas ne s'était pas trouvé là... — Ne parlez pas de ça, s'écria Coucou, vous allez me couper l'appétit ! Sans vous trois, je crois qu'avant longtemps, j'aurais mangé les pissenlits par la racine ! »

L'Indien réfléchit, ne comprenant pas, puis il continua : « Notre père Thomas, le Canadien, est un grand guerrier dans la bataille comme dans le conseil. Il est bon, il soutient le faible contre le fort et les méchants tremblent devant lui. — J'ai vu ça, approuva Coucou, ils n'en menaient pas large, les frères. Pourtant, ils étaient huit... — Ils auraient pu être cent, car les balles, les flèches, ni le poignard ne peuvent rien sur Thomas le Canadien, mais tout homme vers qui Thomas le Canadien a dirigé son fusil ou la lame de son couteau de chasse est un homme mort... »

VI

Les Kioways.

L'affirmation du jeune Indien déclarant Thomas invulnérable fit ouvrir de grands yeux à Coucou qui demanda à son interlocuteur quelques renseignements sur le Canadien, mais il n'apprit pas grand'-chose, sinon qu'on ignorait l'origine de celui-ci et qu'il avait beaucoup d'ennemis, lesquels d'ailleurs n'osaient jamais l'attaquer en face. Il entendit de plus le récit imagé de plusieurs exploits presque incroyables du chasseur, et du bonheur avec lequel il avait en maintes circonstances échappé à ses adversaires. Sur ces entrefaites, le Canadien se rapprocha d'eux. « Mon enfant, dit-il à Coucou, je viens de longuement réfléchir à votre sujet ; je serais bien heureux s'il m'était possible de vous renvoyer à votre famille, malheureusement je n'en vois guère le moyen pour le moment. D'abord, je suis traqué par de terribles ennemis et si je me rapprochais de la côte, je m'exposerais à des périls que je n'ai pas le droit de courir, car j'ai un devoir impérieux à remplir ici-bas. Vous envoyer seul à Galveston ou dans un autre

port, c'est vous livrer à don Rodriguez, car celui-ci sûrement va signaler partout votre disparition et les autres planteurs, voire les autorités qui n'ont rien à lui refuser, s'empareraient de vous. Néanmoins, ne craignez rien ; il faut que je reste encore une vingtaine de jours dans cette région ; après, nous remonterons vers le nord-est, en des contrées où don Rodriguez ne peut rien, et je vous conduirai moi-même à un port d'embarquement. D'ici là, il faut vous résigner à demeurer avec nous. »

Bien qu'il eût le cœur gros en pensant à ses chers parents, Coucou remercia chaleureusement le brave Canadien ; d'ailleurs, il ne lui déplaisait pas de goûter avec une sécurité relative à un nouveau genre de vie. Le soir, on lui fit une place sous la tente ; le lendemain matin, il resta au camp avec Cheyapock, tandis que les deux autres partaient à la chasse. Ils revinrent dans l'après-midi, ramenant un superbe cheval sauvage tout couvert de sueur et d'écume. « Voilà, dit Thomas, une monture pour Ockmulgee ; il vous donnera son propre cheval afin que vous puissiez nous accompagner. — Mais je ne sais pas me tenir là-dessus ! s'exclama Coucou. — Pourtant, hier, répliqua son interlocuteur en souriant, quand nous vous vîmes arriver de loin, comme une trombe,

vous paraissiez un cavalier accompli. Mais soyez tranquille, j'ai ma méthode à moi et avant quinze jours je veux que vous sachiez vous « tenir là-dessus », comme vous dites.

De fait, le jour même, Coucou prit sa première leçon d'équitation et sa première leçon de tir avec une carabine semblable à celle d'Ockmulgee. « Pour gagner le port où je veux vous conduire, dit le chasseur, nous avons plus de cinq cents kilomètres à parcourir dans une région que sillonnent les Indiens et les bandes de coureurs de Prairie, qui ne valent pas mieux. Nul ne sait ce qui peut nous arriver pendant ce temps et il faut que vous soyez à peu près en mesure de vous débrouiller le cas échéant. »

Dix-sept jours passèrent ainsi : effectivement, grâce à la science profonde de son professeur, Coucou se tenait déjà assez bien en selle, et il était devenu un tireur passable. Deux fois, il était allé à la chasse avec Thomas et celui-ci s'était déclaré satisfait de lui. Pourtant le Canadien devenait de plus en plus sombre et nerveux ; il ne dormait presque pas et passait la plus grande partie de ses nuits à rêver seul, au bord de la rivière, on eût dit qu'il attendait anxieusement quelque chose ou quelqu'un qui ne venait pas.

Le dix-huitième jour, au matin, Ockmulgee, devenu le grand ami de Coucou, obtint l'autorisation d'emmener celui-ci à la recherche de quelque gros gibier dont on ferait ensuite boucaner les chairs. Tous deux partirent à cheval, tout joyeux. Notre Parisien respirait à pleins poumons l'air vif et embaumé de la forêt, si différent de celui qu'il avait jusqu'alors connu à Paris dans son obscur et malsain atelier, et déjà il avait presque oublié son temps d'esclavage. Chemin faisant, Ockmulgee chantait à nouveau les louanges de « son père Thomas », mais sans rien révéler du passé de celui-ci, ni des circonstances où Cheyapock et lui l'avaient connu. Soudain, après une heure et demie de trot, l'Indien s'arrêta et, sautant à terre, se plongea dans l'examen de traces à peine perceptibles sur le sol. Quand il eut terminé, il remonta sur son cheval en disant avec calme : « La carabine de mon frère blanc est-elle chargée à balle ? — Oui. — Que mon frère blanc la tienne prête et se souvienne que, dans le danger, le cœur ni la main d'un homme ne doivent trembler. Qu'il me suive et se taise. »

On juge que Coucou fut vivement intrigué de ces paroles menaçantes. Mais il ne fut point effrayé, car, outre qu'il était brave de sa nature, le démon des aventures le

tourmentait maintenant. Les deux cavaliers reprirent donc en silence, à vive allure, le chemin du camp, mais ils n'allèrent pas loin. Ockmulgee s'immobilisa à nouveau, prêtant l'oreille, puis il fit demi-tour au grand galop, s'arrêta encore et tout à coup, droit sur ses étriers, il brandit sa lance en poussant un sauvage cri de guerre : « Oouagh ! Oouagh ! » Et, enlevant sa bête, se rua furieusement à travers les fourrés. « Pas d'erreur, pensa Coucou, mon frère rouge a une araignée dans le plafond, et elle doit être de taille ! » L'enfant, en effet, n'avait absolument rien vu, ni rien entendu, mais il ne tarda point à changer d'opinion sur son compagnon. Deux coups de feu éclatèrent soudain et des flèches jaillirent en face d'eux ; l'une de celles-ci s'enfonça dans l'épaule du cheval de Coucou qui, hennissant de douleur, bondit en avant.

« Bigre, songea le Parisien, quésaco ? Sacré patelin, va ! » Il n'avait comme arme blanche qu'un couteau de chasse assez long pouvant à la rigueur servir de sabre, et bravement, il le dédaigna en même temps que, d'instinct, il se courbait sur le cou de sa monture : bien lui en prit, car presque aussitôt, une flèche lui enleva son chapeau. Déjà Ockmulgee avait disparu dans un épais fourré, Coucou l'y sui-

vit et avec stupeur se vit tout à coup au milieu d'un groupe d'Indiens, une douzaine, dont deux, blessés, gisaient à terre. A peine eut-il le temps de remarquer qu'ils étaient à moitié nus et affreusement bariolés que déjà il était loin, emporté par sa bête affolée. Ockmulgee se retourna, criant : « Que mon frère me suive ! » Mais le cheval de Coucou, blessé, n'obéissait plus à son cavalier novice, et continua de galoper droit devant lui.

« Allons bon, s'exclama le petit Parisien, où c'est qu'il m'emmène, cet idiot-là ! Hé ! vieux, tu n'y es plus, c'est pas par là, la sortie ! » Vaines objurgations ! L'animal emballé poursuivait sa course folle, manquant tous les vingt mètres de s'assommer ou d'assommer son maître contre les arbres. Sans qu'il se rendît compte du chemin parcouru, Coucou se trouva soudain dans une plaine limitée par une ligne de hauteurs, où la bête redoubla son allure. « Ah ! zut, pensa notre jeune ami, j'en ai soupé ! J'vas sauter et le canard se débrouillera ; attention à ne pas me démolir un abatis, surtout ! » Mais, avant de mettre son projet à exécution, il eut l'idée de se retourner et que vit-il ? Sortant de la forêt, une vingtaine d'Indiens lancés à fond de train filant sur ses traces ! Il était poursuivi.

Cette fois, il ne plaisantait plus, et ce fut lui, au contraire, qui pressa encore sa monture. Ils arrivèrent ainsi au pied des hauteurs dénudées que le cheval se mit à escalader. Seulement, par l'effet de sa blessure, toute légère qu'elle fût, et de l'épuisement, sa vitesse se ralentissait et les autres gagnaient du terrain. L'anxiété s'installa au cœur de Coucou...

Subitement, il se dressa sur ses étriers en poussant un cri d'épouvante : il arrivait en haut de la colline et il venait de s'apercevoir que celle-ci a moins de trente mètres de lui se terminait par un abîme, où immanquablement il allait être précipité. Il fit un effort désespéré, tirant de toute sa vigueur sur la bride. Cette fois, le cheval obéit et s'arrêta, tremblant sur ses pattes. Coucou sauta à terre et courut jusqu'à l'extrémité du terre-plein : il ne s'était pas trompé. Une muraille absolument verticale, haute de trente mètres, le limitait ; au bas, une vaste nappe d'eau tranquille, alimentée par une sorte de torrent qui y aboutissait et en sortait. Et derrière lui, l'infortuné gamin entendait déjà le galop des Indiens et leurs farouches cris de guerre : « Kioway ! Kioway !... »

Froidement, Coucou contemplait le paysage, les mains dans ses poches, puis il murmura : « Prisonnier, esclave, merci,

y a rien de fait !... Poteau des supplices, pas davantage ! Alors... » Il assujettit solidement sa carabine et son couteau de chasse et fit face à l'ennemi ; brusquement une horrible tête rougeâtre couronnée de plumes surgit. Alors notre gamin fit demi-tour, lança un ironique : « Bonsoir, la compagnie ! » Et, dans la position classique du plongeur, s'élança dans l'abîme...

VII

« Pour sûr, pensa Coucou dans sa course à travers l'espace, j'vas m'aplatir en bas comme une galette des Rois ! » Tout dépendait en effet de la profondeur de la rivière. Brusquement, il entra en contact avec la surface liquide et perdit complètement la notion des réalités tant le choc fut violent. Et puis, tout à coup, sans savoir comment, par des mouvements instinctifs, il se tourna la tête hors de l'eau, à moitié assommé, mais pourtant assez conscient pour se mettre à nager au hasard. Un objet qui vint s'enfoncer dans l'eau tout auprès de lui, puis d'autres, enfin une détonation lui rendirent pleine conscience de ce qui se passait. « Les brigands ! grogna-t-il en éternuant, ça ne leur suffit pas de m'avoir fait faire un saut pareil.

Les voilà qui me bombardent, maintenant! » Très bon nageur, heureusement, il plongea, mais ses vêtements et surtout ses armes le gênaient fort et quelques instants encore, les projectiles s'abattirent autour de lui. Il apercevait, du reste, les Indiens massés en haut du rocher.

« Et pas moyen d'aborder de l'autre côté, murmura-t-il. J'veas pourtant pas fixer ma résidence ici, c'est trop humide, merci ! » En effet, l'autre rive, quoique beaucoup moins haute était trop abrupte pour qu'il pût la gravir. Il s'y dirigea pourtant, espérant pouvoir s'y reposer en se cramponnant à la végétation qui baignait dans l'eau, et, en effet, s'agrippa aux branches d'un arbre, après quoi il s'assit sur un rocher dont le sommet émergeait. Il n'y avait pas d'hésitation possible ; il fallait pour sortir de cette espèce de cuvette descendre la rivière ou la remonter. « Lequel des deux, pensa-t-il. Pile ou face ! » Il fouilla dans une de ses poches et y prit une pièce de deux sous qui constituait présentement toute sa fortune. « Pile, je descends, face, je remonte. » C'était pile. Avisant des troncs d'arbres morts, plaqués par le courant contre la rive, il en réunit deux ensemble, côte à côte, avec des lianes et s'installa sur ce bateau improvisé, puis se servant comme rame d'une

branche garnie d'un épais feuillage, il poussa au large, non sans avoir adressé aux Kioways qui, de loin, l'observaient toujours, un pied de nez monumental.

En cet endroit, l'eau était calme, le courant lent ; mais quand il atteignit l'étranglement où finissait l'espèce d'étang et où commençait le déversoir, la vitesse de son esquif s'accéléra sensiblement, et il avait de la peine à l'empêcher de se mettre en travers, ce qui eût pu le faire chavirer. Pour comble, les Indiens suivaient du haut de la rive, la marche du bateau de Coucou, et chaque fois que les rochers ou les arbres ne leur cachaient pas celui-ci, ils se hâtaient de lui envoyer flèches et balles, lesquelles par bonheur, en raison de la distance, manquaient du reste régulièrement leur but.

La rivière formait un véritable couloir à ciel ouvert, encaissé entre deux murailles, dont la hauteur allait en s'accroissant, et son cours était tantôt lent, tantôt presque torrentueux, fort irrégulier. Coucou se demandait, non sans anxiété, où il allait, ce qu'il adviendrait de lui au bout de cette aquatique randonnée. Et puis, il se déclara que tout ce qu'il pourrait se dire ne servirait à rien et, confortablement assis sur ses troncs d'arbre, il se mit à contempler le paysage, se couchant pour offrir moins de prise lorsque les Indiens le « bombarderaient ».

Cette navigation dura deux bonnes heures, sans que la nature des rives changeât. A la fin, il aperçut une sorte de petite plage de sable, du côté opposé aux Kio-ways, et il se décida à y aborder. Il y réussit sans peine et, protégé par l'éloignement contre les projectiles, s'occupa à tordre ses vêtements trempés — heureusement, il faisait très chaud — et à nettoyer ses armes. Cela lui prit du temps : cette besogne achevée, il songea : « Faut pourtant que je sache ce que je veux faire ! Pour peu que cette rivière de malheur ait seulement deux ou trois mille kilomètres de long, je suis fichu d'avoir des cheveux blancs avant d'arriver au bout. Voyons, qu'est-ce que je ferais si j'étais à ma place ? » Ce fut en vain que la tête entre ses mains, cherchant une inspiration dans le fil de l'eau, il se mit la cervelle à l'envers, il ne trouva rien que de continuer sa route.

« Cassons la croûte, et après ça, une heure ou deux de sieste ! Rien de pareil pour vous remettre les esprits en place ! » Le bissac que, tel un vrai trappeur, il portait en bandoulière, lui fournit les éléments d'un repas que l'eau n'avait point trop avarié, puis il s'étendit au soleil et, ma foi, s'endormit après avoir fait la nique à ses persévérandts ennemis.

Il se réveilla seulement aux approches de la nuit, se rhabilla en hâte et chercha de l'œil les Kioways : ils étaient toujours là. « Non, fit-il rageusement, rien à faire avec ces cocos-là ! Ils ne me laisseront pas tranquille ! Est-ce que je leur demande quelque chose, moi, à ces déguisés du Mardi-Gras ? Mais espérez un peu, mes fistons, comme disait le père Le Kerdrec... » Son idée était simple : attendre l'obscurité pour reprendre son voyage, de façon qu'ils perdissent ses traces ; quant aux périls de la navigation en pleine nuit, il n'y daignait pas songer.

Lorsque le soleil fut couché depuis un moment, il poussa son radeau dans le courant, auquel il s'abandonna ! bien entendu, les Kioways suivirent, le saluant de balles et de flèches inoffensives. Trois quarts d'heure plus tard, les ténèbres étaient déjà opaques. « C'est drôle, murmura Coucou, l'odeur qu'on sent ici ! Qu'est-ce que ça peut bien être ? Il me semble pourtant que je connais ça... » Mais, soudain, la pensée lui vint qu'il ne pouvait pas quitter ainsi les bons amis qui lui tenaient compagnie depuis si long-temps. Il chargea sa carabine et fit feu dans leur direction.

Ce fut comme un changement à vue dans un théâtre. A peine la bourre en-

flammée eut-elle touché la surface de l'eau que des flammes bleuâtres fusèrent, puis s'étendirent rapidement, gagnant sans bruit de proche en proche. En moins d'une minute, aussi loin que sa vue s'étendait, Coucou vit avec ahurissement le cours de la rivière changé en une nappe bleue, et l'immense brasier silencieux vint lécher son esquif. « Bon sang, cria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ? » En même temps, une vive chaleur se dégageait et une âcre fumée le prenait à la gorge.

Cette fois, l'effroi le gagna. Que faire ? Il plongea dans l'eau sa branche pour gagner la rive, mais, après quelques secondes, elle prit feu, et il la jeta précipitamment. Et les flammes montaient, et c'était un spectacle extraordinaire et effrayant que celui de cette rivière toute bleue dans la nuit noire. Un bruit lointain de galopade ne fut pas remarqué par Coucou, c'étaient les Indiens qui, épouvantés, prenaient la fuite...

Sur la rive, des broussailles flambaient déjà. Coucou, cramponné à son arbre, regardait, les yeux écarquillés, suffoquant à demi. Soudain, l'allure du radeau s'accéléra et il se mit à décrire des courbes, à tournoyer d'inquiétante façon. « Je ne vais tout de même pas aller faire la culbute dans ce feu ! s'écria-t-il. Mais qu'est-

ce que c'est donc que ce pays-là, bon sang ! » Tout à coup, un choc violent, le radeau oscilla et avec un cri de terreur, Coucou se sentit choir vers cette nappe de flammes inexplicables ; il étendit les bras, rencontra quelque chose à quoi il se cramponna, au moment précis où les troncs d'arbres se dérobaient sous ses pieds, et il resta ainsi suspendu, durant quelques secondes...

La faible lueur dégagée par ce « feu liquide » lui permit de se rendre compte qu'il venait de toucher la rive et qu'il était suspendu aux branches d'un gros arbre poussant au bord de l'eau. Aiguillonné par la peur de tomber dans la rivière, il raidit tous ses muscles, s'enleva péniblement, réussit à s'asseoir, à califourchon, sur une grosse branche, et plus de vingt minutes, il resta là à contempler l'étrange spectacle. Il sut plus tard qu'une source importante de pétrole se déversait dans la rivière ; le pétrole plus léger que l'eau, surnageait et avait été enflammé par la bourre.

Mais, pour l'instant, bien qu'il eût l'esprit solide, il n'était pas bien loin de croire à un fait surnaturel. Tandis qu'il s'absorbait dans la recherche d'une explication, il lui sembla entendre un bruit de voix qui allait se rapprochant. Bientôt,

ce fut comme un étrange et effroyable concert de hurlements et de lamentations qui n'en terminait pas. Et puis, dominant le tout, une voix aiguë d'enfant, — de fillette eût-on dit, — criant *en français* : « A moi, à moi, à mon secours ! »

VIII

Le poteau du supplice.

Cet appel, lancé par cette voix frêle en pleine nuit, au bord de la rivière toujours couverte de ses courtes et silencieuses flammes bleuâtres, bouleversa le cœur de Coucou — un appel proféré en français surtout. — Sans souci de révéler sa présence, il s'efforça d'atteindre les branches d'un arbre voisin qui lui paraissait pousser sur la terre ferme, y réussit, se laissa glisser le long du tronc et, effectivement, gagna le sol, juste sur le bord de l'eau, puis à tâtons, il s'avanza dans la direction du bruit. En cet endroit, la rive, quoique fort escarpée, était accessible ; il parvint donc en se traînant sur les mains et les genoux à l'escalader et, avec un réel soupir de soulagement, songea qu'il était enfin soustrait à cette infernale rivière. Bientôt, il dépassa un bouquet

d'arbres qui occupait le sommet de la pente et un singulier spectacle s'offrit à lui. Plus de cent cinquante guerriers indiens, à pied, couverts de leurs peintures de guerre et armés de pied en cap étaient assis en demi-cercle autour d'un poteau auquel était attachée une fillette blanche, d'une douzaine d'années, dont les cheveux blonds étaient épandus sur les épaules et le fin visage empreint d'une indescriptible expression de terreur ; devant elle, une demi-douzaine de sorciers couverts d'oripeaux baroques, étaient penchés sur une marmite qui cuisait sur un tas de bois. Des torches éclairaient la scène.

Coucou croyait rêver : dissimulé dans un buisson, il regardait de tous ses yeux, étreint d'une affreuse angoisse, car d'après les récits d'Ockmulgee et de Cheyapock, il devinait à peu près ce qui allait se passer. Les sorciers, d'un geste, firent soudain taire les lamentations des guerriers ; ramassant les herbes contenues dans la marmite, ils s'avancèrent jusqu'au bord de la berge et l'un d'eux aspergea la rivière avec la mixture sacrée, tandis qu'autour de lui les autres dansaient et psalmodiaient sur un rythme lugubre. Coucou devina qu'épouvantés par le phénomène dont la rivière était le théâtre, ils se livraient pour le faire cesser à une céré-

monie qu'agrémenterait un sacrifice humain.

Après, ils revinrent à l'enfant à demi-morte de terreur et lui frottèrent le visage, le cou, les mains avec leurs herbes, puis l'un d'eux harangua l'assistance. Un guerrier se leva, sa hache ou tomahawk à la main. Il se plaça à vingt pas de la petite, balança un instant son arme et la projeta vigoureusement avec une telle adresse qu'elle alla s'enfoncer dans le poteau juste au-dessus de la tête blonde de la fillette ; il s'en fut l'arracher et retourna gravement s'asseoir. Un autre le remplaça et exécuta le même exercice, puis encore une douzaine au moins. L'enfant avait penché la tête sur sa poitrine et, les yeux clos, on eût pu la croire morte si son pauvre corps n'eût tressailli à chaque coup.

Ensuite d'autres guerriers s'exercèrent à lui lancer des flèches qui l'effleurraient à peine, sans la blesser, mais dont elle sentait le vent quand elles s'enfonçaient en sifflant dans le poteau. D'autres vinrent exécuter autour d'elle une danse macabre en poussant des cris inhumains, brandissant leurs armes et simulant un combat. Cette fois, elle les regardait, et Coucou voyait trembler ses membres entravés. Enfin, les sorciers s'avancèrent, entas-

sèrent jusqu'à ses hanches un amas de fagots tout préparés ; ils allaient évidemment la brûler vive. Mais auparavant l'un d'eux armé d'un grand couteau pointu se dirigea vers l'infortunée qui râlait d'épouvante...

Coucou n'en put voir davantage. Sa carabine était chargée ; il l'épaula, visa, pressa la détente : le sorcier, sans un cri, tomba comme une masse. En un clin d'œil tous les guerriers furent debout, mais avant qu'ils se fussent ébranlés, une voix de tonnerre vibra, prononçant ces mots magiques : « Gare à Thomas ! » Un vacarme de galopade effrénée retentit et, comme une trombe, trois cavaliers surgis comme par miracle firent irruption dans le cercle des Kioways, renversant une demi-douzaine d'entre eux pour s'arrêter d'un seul coup au centre du cercle. L'un d'eux, un blanc de formes athlétiques, tenait couché en travers de sa selle un autre blanc qu'il souleva comme une plume et envoya rouler sur le sol, puis ils demeurèrent immobiles comme des statues, tandis qu'un murmure d'effroi courrait parmi les Indiens. Ces trois hommes, Coucou les reconnut aussitôt et il demeura cloué sur place par la stupeur : c'étaient Thomas le Canadien, Cheyapock et Ockmulgee...

Il se passa alors une scène extraordinaire. Parmi les Kioways, un chef poussa un cri de guerre et lança sa hache vers le chasseur : elle manqua son but. Aussitôt, Thomas se pencha en un geste foudroyant, s'empara d'un long et solide fouet pendu à sa selle et lança son magnifique cheval sur le principal groupe des Peaux-Rouges qu'il se mit à fouailler à tour de bras, tout en répétant son cri éclatant : « Gare à Thomas ! Gare à Thomas ! » Alors, ce fut une déroute : hurlant de terreur ou de douleur, les guerriers s'enfuirent comme des lièvres dans toutes les directions, poursuivis par la terrible lanière ; en une minute, on n'en apercevait plus un seul. Pendant ce temps, Ockmulgee était demeuré impassible sur son cheval, et Cheyapock, sautant de sa selle, s'empressait à délivrer la fillette de ses liens.

Thomas, pâle, le visage contracté, reparut enfin, tenant son fouet sanglant à la main. Il s'élança à terre, prit dans ses bras la fillette inerte et la couvrit de baisers en murmurant des paroles sans suite, il pleurait, puis il s'efforça de la ranimer. Enfin elle ouvrit les yeux, et eut en le reconnaissant un cri de joie folle ; durant deux minutes, ce fut une scène attendrisante au possible. Le chasseur enveloppa l'enfant dans son manteau et, se retour-

nant, il aperçut le corps du sorcier : « Qui donc a tué ce misérable ? » demanda-t-il. Ces mots rappelèrent notre ami Coucou, complètement abasourdi, au sentiment de la réalité : « Bougri, comme disait le père Carbougnat, fit-il, faut pas qu'ils se trottent sans moi ! Voilà, patron, voilà ! » Et il s'élança hors de sa cachette.

« Coucou ! s'exclama le Canadien, c'est Coucou ! C'est vous, enfant, qui au péril de votre vie avez défendu cette fillette ! » Il n'en dit pas plus long, bondit littéralement vers le petit Parisien et le soulevant, le serra à l'étouffer dans ses bras puissants. Puis il le reposa à terre, et lui plaçant ses deux mains sur les épaules : « Vous ne pouvez pas savoir, lui dit-il, le prix que j'attache à cette action. De ce jour, vous êtes pour moi comme un fils et j'espère vous prouver que la reconnaissance de Thomas Lefourier, dit le Canadien, n'est pas un vain mot ». D'autres préoccupations le sollicitant, il se dirigea vers l'homme qu'il avait avec tant de désinvolture jeté à terre, tandis que ses deux Indiens venaient serrer la main de Coucou en silence, mais avec un visible plaisir de le revoir.

Les efforts du Canadien ranimèrent son prisonnier, un homme d'une trentaine d'années, petit, mais vigoureux, portant

une longue barbe rousse. Celui-ci le regarda sans effroi, mais d'un air sinistre, tandis que son vainqueur, penché sur lui, lui parlait à voix basse ; ils discutèrent ainsi plusieurs minutes, et une fois, Coucou crut que Thomas allait se porter à de terribles extrémités ; enfin, il se releva blême, et cria : « Sois maudit, chien ! » L'autre ne répondit pas et maintenant, il semblait épouvanté. Alors le Canadien adressa quelques paroles en leur langue à ses deux Indiens, enleva la petite dans ses bras et se dirigea vers les buissons où il s'enfonça, priant Coucou de le suivre ; tous trois demeurèrent là un instant en silence, puis un cri atroce traversa l'air, si affreux que le petit Parisien y répondit par un autre et voulut s'élançer, mais la poigne de fer de son ami le cloua sur place. « Que font-ils ? demanda-t-il en frémissant. Ils le tuent ? »

« Non, ils le châtient comme il le mérite ». Quelques secondes plus tard, les Peaux-Rouges apparurent : Ockmulgee tenait une torche, et Cheyapock portait à sa ceinture quelque chose de sanguinolent, à quoi adhéraient des poils ou des cheveux. Alors, notre gamin comprit et recula d'un pas : le prisonnier avait été scalpé par ordre de Thomas !

« Ce doit être un fichu coquin ! songea-

t-il pour calmer ses répulsions, [mais c'est égal, quel patelin, mes ancêtres ! C'est Gugusse qui en ferait une bobine s'il était ici, lui qui manque se trouver mal quand le chat de la concierge le regarde de travers ! » On n'entendait plus rien, un silence de mort régnait autour d'eux, Thomas tenait conseil à voix basse avec ses deux auxiliaires et Coucou en profita pour aller jeter un coup d'œil à la rivière, qui roulait toujours ses flammes bleues, celles-ci pourtant plus basses et clairsemées. Puis il revint vers ses compagnons et s'absorbait à examiner la petite fille qui, roulée dans le manteau au pied d'un arbre, semblait dormir, quand Thomas lui dit : « Nous partons, il serait imprudent de rester plus longtemps ici. Je vais me charger de Pauline, Cheyapock, qui a une jument solide, prendra Coucou en croupe. Quand nous serons en lieu sûr, nous causerons, car nous avons à parler de choses graves. En route. » Les instructions furent suivies, et la petite troupe s'ébranla dans la nuit. Plusieurs des torches des Kioways brûlaient encore ; à la lueur, Coucou aperçut de loin l'homme scalpé qui gisait sur le sol, immobile, sans doute évanoui sous l'influence de la douleur...

IX

Préparatifs.

Coucou profita de la longueur du trajet pour s'entretenir à voix basse avec Cheyapock, mais il ne tira pas grand'chose de l'Indien. Il apprit seulement qu'Ockmulgee et lui s'étaient attachés à retrouver leur petit ami blanc, tandis que Thomas s'éloignait vers un but mystérieux. Tous trois s'étaient rejoints en un point convenu d'avance, d'où ils étaient si opportunément intervenus pour mettre les Kioways en déroute. Durant deux grandes heures, ils suivirent le cours de la rivière, jusqu'au delà du point où Coucou s'y était jeté ; c'était à peu près vers cet endroit qu'elle cessait d'être lumineuse, ce qui indiquait du même coup l'emplacement approximatif de la source de pétrole. Thomas s'y arrêta et examina un bon moment les lieux, puis il reprit sa course.

Malgré son habituelle gaieté, notre Coucou était impressionné par le silence de la Prairie, et c'était non sans quelque appréhension qu'il sondait l'ombre du regard. Ainsi aperçut-il dans le lointain des lueurs vagues qu'il signala à Cheyapock.

« C'est là que nous allons, répliqua celui-ci. » Et, en effet, ils piquèrent droit de ce côté et bientôt le Parisien reconnut que c'était là un campement où brûlaient de grands feux. Thomas arrêta sa troupe et, plaçant ses mains devant sa bouche, imita à quatre reprises le cri d'un oiseau de nuit ; un signal pareil lui répondit que le Canadien répéta encore deux fois. Après quoi, il s'avança et les autres le suivirent : « Salut à mon frère blanc, le grand guerrier, l'ami des Pieds-de-Fer ! proféra en mauvais espagnol un être invisible. » Et un guerrier indien surgit d'un buisson où il était habilement dissimulé, puis un autre un peu plus loin. « Salut à mes frères rouges, répliqua le chasseur. Thomas Balle-Sûre est leur ami. L'Aigle-Bleu est-il au camp ? — Il y est. Le voici qui vient. » Un groupe de Peaux-Rouges s'empressait en effet au-devant des arrivants ; ils étaient munis de torches, à la lueur desquelles Coucou distingua un jeune guerrier de mine hardie et intelligente, portant, peint en bleu sur sa poitrine nue, un aigle aux ailes étendues. Ockmulgee et Cheyapock fraternisèrent, gravement toujours, avec sa suite, tandis que Thomas et le chef se congratulaient en langue indienne : tous se dirigèrent vers les feux. « Y a que moi à qui personne n'a serré la pince, remar-

qua Coucou. Bah ! nous allons toujours prendre un air de chaleur, on verra après. » Et sans plus de façon, il s'insinua parmi les Pieds-de-Fer qui se chauffaient, et qui, un peu surpris de sa désinvolture, lui firent place néanmoins. Alors, pendant une grande demi-heure, le silence régna, car Thomas et ses deux auxiliaires s'entretenaient à voix basse avec leurs hôtes. « Pas à dire, c'est moins gai que la rue des Martyrs à deux heures du soir, opina le gamin. Si seulement y avait moyen de tailleur une bavette ! Ma babillardre s'ankylose, vrai ! Mais avec qui?... Eh ! j'y suis : la gosse Pauline, là-bas, me regarde comme si elle m'appelait ; allons lui tenir compagnie. » Et il se glissa sans bruit jusqu'à près de la fillette, étendue à côté d'un grand feu à quelques pas de Thomas. Il prit place à côté d'elle.

« Bonjour, mam'zelle, lui dit-il tout bas. Si on faisait connaissance un peu tous les deux, qu'en dites-vous ?

— Je veux bien, fit-elle sur le même ton, en lui souriant gentiment. Vous êtes Français comme moi ? — Oui, c'est drôle comme on se retrouve, hein ? — Sûrement, et dans quel terrible pays ! » Elle frissonna au souvenir de la scène récente, et Coucou entreprit de la consoler. Ils devinrent promptement d'excellents amis ; mais le

gamin, malgré toute sa diplomatie, n'apprit rien de ce qu'il brûlait de savoir au sujet de la fillette elle-même, de Thomas, ni des événements auxquels il était mêlé.

A la fin, l'interlocuteur du Canadien se roula dans sa couverture et parut s'endormir, et Thomas se retournant vit les deux enfants en grande conversation. Il sourit et appela Coucou. « Il faut vous reposer, lui dit-il, car vos épreuves ne sont pas finies. — Pas sommeil du tout, répliqua le Parisien. Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? — Je vais vous le dire : Pauline, escortée par Ockmulgee, Cheyapock et la moitié des Pieds-de-Fer, va partir pour les villages de ceux-ci où elle sera en sûreté je l'espère. Moi, je vais aller régler un vieux compte avec don Rodriguez Sancha. — Don Rodriguez? Le vieux sapajou qui m'a réduit en esclavage? — Lui-même. — Ah! bien, alors, j'en suis, moi! — Non. Cette expédition est trop dangereuse. Mais Coucou protestait avec véhémence que lui aussi avait un compte à régler avec le planteur, et il y mit tant d'énergie que Thomas sembla se laisser flétrir. « Nous verrons, dit-il. Couchez-vous et dormez.

Mais l'imagination du gamin travaillait et il ne put trouver le sommeil. Au tout petit jour, il se leva en même temps que le reste de la troupe, et Thomas le prit

part. « Vous êtes si vaillant et si raisonnable, lui dit-il, que je vous laisse libre, soit de me suivre, soit d'accompagner Pauline. Je vais avec quelques Pieds-de-Fer seulement, car je n'ai pas le temps d'attendre des renforts, pour m'attaquer au puissant Rodriguez. C'est maintenant une lutte à mort entre lui et moi. — Pas besoin de discuter six mois, je vais avec vous. » Le chasseur lui serra la main. « Il se peut que vous me soyez très utile, affirma-t-il. Mais réfléchissez bien ! » Pendant leur entretien, le camp avait été levé ; on amena une monture à Coucou, choisie avec soin parmi les nombreux chevaux des Indiens ; puis Thomas dit gravement à l'Aigle-Bleu : « Qu'a décidé mon frère ? — J'ai dit. Moi et mes jeunes hommes, nous suivrons mon frère Balle-Sûre, jusque dans la mort. — Merci », répliqua le Canadien avec émotion, et il ajouta à mi-voix : « Il y a des Peaux-Rouges qui ne valent pas cher, mais il en est d'autres que je préfère à bien des civilisés de ma connaissance. » Coucou, ayant persisté dans sa résolution, fit ses adieux à Pauline, à Cheyapock et à Ockmulgee, qui, avec leur escorte, s'éloignèrent ensuite, vers le nord, tandis que le Canadien suivi du Parisien, de l'Aigle-Bleu et de sept Pieds-de-Fer, filait vers l'est.

Chemin faisant, Thomas raconta à son

jeune compagnon des choses intéressantes. Il lui dit, par exemple, que la petite Pauline n'était pas sa parente, mais qu'il avait des raisons d'être plus attaché à elle que si elle était sa fille, qu'elle avait de nombreux ennemis contre qui il était seul à la défendre, que Rodriguez était bien plus méprisable encore qu'on ne le croyait, qu'il était puissant mais non invincible, en dépit de l'aide qu'il s'était ménagée de nombreux aventuriers blancs et de la tribu des Kibways. Il expliqua que les Pieds-de-Fer étaient ainsi nommés à cause de leur incroyable résistance à la marche, que Cheyapock et Ockmulgee appartenaient à cette tribu, que lui, Thomas, avait été en quelque sorte adopté par elle, après une cérémonie bizarre, et en raison de services qu'il avait rendus à son grand chef Sanitcha, père de l'Aigle-Bleu. Mais de ses propres antécédents, le Canadien se garda, comme de coutume, de dire un seul mot.

Toute la journée, sauf l'heure du repas, s'écoula à parcourir la Prairie morne et déserte, sans autre incident que l'apparition d'un troupeau de buffles qui chargea inopinément les voyageurs. Ceux-ci qui, en temps ordinaire, eussent profité de l'occasion pour faire une hécatombe de ces redoutables bêtes, les évitèrent ce jour-là de toute la vitesse de leurs excellents che-

vaux, qui distancèrent rapidement les assaillants. « Quand même, songeait Coucou, si mon « dada » s'abattait et que toute cette « bufflerie » me passât sur le corps, quelle marmelade elle ferait de moi ! Sans compter les coups de corne, par là-dessus ! Décidément, pas de tout repos, ce pays ! » Au soir, ils pénétrèrent dans une vaste forêt, où ils mirent pied à terre. « Cette nuit, décréta le Canadien, nous allons opérer une reconnaissance, demain dans la journée, nous nous reposerons, et dans la soirée, nous attaquerons. En attendant, entamons le souper, nous l'avons bien gagné. »

X

L'enlèvement.

La nuit, Coucou resta seul au camp avec deux Pieds-de-Fer : tous les autres et Thomas lui-même s'éloignèrent et ne revinrent qu'à la pointe du jour. De longs conciliabules se tinrent entre l'Aigle-Bleu et le chasseur : quand de nouveau l'obscurité fut faite, Thomas assembla ses compagnons et leur annonça qu'ils allaient essayer de s'emparer de la personne de don Rodriguez Sancha et qu'il fallait pour

réussir du calme, du silence, de la décision. On laisserait les chevaux au bivouac, seuls, et on les y retrouverait plus tard. « Vous, Coucou, ajouta-t-il, suivez-moi, imitez-moi et ne me quittez pas d'une semelle. Que tous les fusils soient chargés à balle ». On devine que notre Coucou n'était pas sans quelque émotion, d'autant plus qu'il ne comprenait pas grand' chose à ce qui se passait. Néanmoins, il riait d'avance à la pensée de la tête que ferait le cruel planteur en le retrouvant.

La troupe se mit en marche à dix heures, suivant en file indienne un sentier où notre pauvre Coucou encore peu habitué à ces aventures trébuchait à chaque pas. Et cette nocturne promenade dura trois heures, le temps de traverser la forêt, puis l'on fit halte ; Thomas ordonna de redoubler de prudence, et il s'en fut seul à la découverte. Quand il revint, il dit tout bas à Coucou : « C'est ici qu'habite don Rodriguez, c'est là qu'on vous a enfermé dans un cachot. » Puis, pas à pas, évitant le moindre bruit, on se remit en route jusqu'à une haute et solide palissade en bois, au pied de laquelle on s'arrêta. Les rôles avaient été distribués à l'avance.

Le Canadien et deux Pieds-de-Fer escaladèrent la muraille comme de vrais chats, tandis que les autres attendaient, le fusil prêt.

Cette expectative énervante se prolongea longtemps, puis un très léger sifflement retentit de l'autre côté de la palissade. Aussitôt, l'Aigle-Bleu lança une corde par-dessus celle-ci, bientôt une ombre apparut au sommet, puis une autre : il sembla qu'elles tiraient après elles un lourd ballot, qu'elles firent redescendre du côté opposé où des Indiens le reçurent. Alors seulement Coucou, stupéfait, reconnut que ce ballot était un homme ligoté et à ce moment, Thomas se laissant glisser, prit pied à côté de lui. « C'est le Rodriguez ? lui demanda-t-il tout bas. — Oui. — Mais comment avez-vous fait ?... — Silence ! Nous avions des intelligences dans la place. » Avant que le gamin fût revenu de sa surprise de ce hardi coup de main si parfaitement réussi, deux Pieds-de-Fer avaient empoigné le señor Rodriguez, aussi inerte qu'un cadavre, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et la petite troupe reprit en sens inverse le chemin qu'elle avait déjà suivi.

Les porteurs se relayant de temps à autre, elle atteignit, après une heure de marche pénible, une clairière où Thomas déclara qu'on allait prendre un peu de repos. Il fit déposer le prisonnier à l'écart, battit le briquet, alluma une sorte de rat-de-cave et, appelant Coucou, se dirigea vers lui. Le señor Rodriguez était si artis-

tement bâillonné et ligoté qu'il ne pouvait articuler un mot, ni esquisser un geste : seuls ses gros yeux noirs et féroces exprimaient sa fureur et son effroi. « Rodriguez Sancha, lui dit le Canadien à mi-voix, ce n'est pas dans mes habitudes d'insulter un ennemi vaincu, mais je désire que vous ne gardiez aucune illusion sur votre sort. Peut-être, pourtant, y aurait-il pour vous un moyen d'éviter le châtiment que méritent vos crimes ; je vous l'indiquerai plus tard. Pour l'instant, vous êtes en mon pouvoir et je ne crois pas qu'il soit facile de vous y arracher... » Comme pour lui donner un démenti, de lointaines rumeurs, à peine perceptibles, s'élevèrent à cet instant ; les yeux du prisonnier brillèrent. « Oh ! oh ! fit le Canadien, on s'est aperçu de votre disparition, et on nous poursuit. Nous avons trop d'avance, ils ne nous rejoindront pas. » Néanmoins, il donna l'ordre du départ aussitôt et Coucou l'entendit qui monologuait à mi-voix : « Pauvre chère petite Pauline ! tu vivras en paix enfin, et tu rentreras en possession de la fortune de tes parents que ce monstre t'a volée ! Et moi... moi, je... » Sa voix s'étrangla et il n'en dit pas plus long : Coucou pensa qu'il devait y avoir un étrange mystère dans la vie de cet homme.

Les prévisions du Canadien ne se réali-

sèrent pas, malheureusement. Il fut bien-tôt certain que les poursuivants, connaissant à fond la forêt, avaient, après avoir constaté la direction prise par les fugitifs, emprunté des chemins de traverse qui, en peu de temps, leur permirent de se rapprocher sensiblement.

Coucou commençait à sentir la fatigue de cette longue randonnée, et il vint un moment où il se trouva à trois ou quatre pas en arrière de ses compagnons. Soudain, il heurta violemment du pied une grosse racine, perdit l'équilibre et tomba si malheureusement que, sa tête heurtant un tronc d'arbre, il demeura deux bonnes minutes sans connaissance. Quand, péniblement, il se mit en marche, tout étourdi, un second malheur lui fut réservé : distinguant à peine le sentier mal frayé, il s'en écarta de deux ou trois pas et brusquement sentit que le sol se dérobait sous ses pieds. En un éclair, il se sentit enfoncé jusqu'aux hanches dans une boue molle, d'où montait une horrible pestilence et il comprit qu'il était tombé dans un de ces affreux et redoutables marécages, où tant de malheureux sont demeurés ensevelis et dont il avait plusieurs fois entendu parler...

Déjà, épouvanté, il ouvrait la bouche pour demander de l'aide, devinant que, dans la nuit, nul ne s'était aperçu de sa

disparition. Mais juste à ce moment, à distance relativement faible, des voix résonnèrent, celles évidemment des poursuivants ; et instantanément, Coucou se rendit compte que, s'il appelait, Thomas rebroussant chemin, perdrait le reste de son avance, qu'un combat s'engagerait, et que c'en serait fait des projets du Canadien. « Il m'a sauvé la vie lors de mon évasion, c'est bien juste que maintenant, je ne vienne pas lui mettre des bâtons dans les roues, murmura-t-il. Aussi, on n'a pas idée de ne pas être capable de marcher droit devant soi, à mon âge ! » Et héroïquement, il se tut.

Les voix devenaient plus proches de seconde en seconde, et en même temps, l'enfant se sentait de seconde en seconde aussi, un peu plus dévoré par l'horrible monstre qui ne le lâcherait plus. Il n'avait pas peur, mais à la pensée de la mort effroyable qui l'attendait, une sueur froide l'envahissait tout entier : se sentir étouffé, submergé sous cet immonde limon, quel supplice ce devait être ! Instinctivement, il se débattit furieusement, et sa main rencontra dans l'obscurité quelque chose qu'elle saisit : c'était une grosse liane pendant d'un arbre, et, un peu ranimé, il écouta et regarda autour de lui. Des jueurs indécises filtraient à travers les

branches, celles des torches dont les séides de don Rodriguez s'éclairaient ; il les entendit qui parlaient de couper Thomas en morceaux et de les faire manger aux chiens, et se félicitaient du hasard extraordinaire qui avait permis qu'ils s'aperçussent de l'enlèvement de leur maître. Puis, le bruit et la lumière s'éteignirent peu à peu, et le calme se fit. Évidemment, ils suivaient des chemins ignorés de Thomas, et il n'était pas impossible qu'ils le rattrapassent.

Toujours cramponné à sa liane, Coucou demeura dans l'obscurité profonde et le silence, seulement troublé par les cris des bêtes sauvages. C'était quelque chose de terrible et d'angoissant pour un enfant de cet âge de se sentir seul, entouré d'ennemis à deux ou à quatre pattes, avec cette mort affreuse à laquelle il n'aurait momentanément échappé que par miracle. Pourtant, il ne faiblit pas et murmura : « Bah ! on s'en tirera bien ! Pas la peine d'être Parisien de Paris et de nager comme un poisson pour se laisser noyer dans la boue, vrai ! Qu'il fasse seulement un peu de jour, et je me charge de lui montrer de quel bois je me chauffe, à ce marais de malheur !... Et puis après ?... Eh bien ! après, on se débrouillera, quoi !... »

XI

Prisonnier.

Quand le jour parut, Coucou était littéralement rompu de fatigue à cause de l'incommode position qu'il avait dû garder de longues heures. Lorsqu'il y vit assez clair pour se reconnaître, il réunit toutes ses forces et se hissa le long de sa liane, puis, s'imprimant un mouvement de balancement, il parvint à empoigner un arbre le long duquel il se laissa glisser pour enfin prendre pied sur la terre ferme. Son premier soin fut de démonter sa carabine souillée de vase, de la nettoyer et de la charger : on ne savait pas ce qui pouvait arriver. Ensuite, il se mit en marche péniblement, et eut une exclamation de joie en apercevant un ruisseau d'eau claire coulant dans la forêt. Il s'y désalta, y lava ses vêtements et sa personne, puis tandis que ses « frusques » séchaient, il s'allongea sur l'herbe et, cédant à la lassitude de sa nuit sans sommeil, s'endormit.

Grave imprudence ! Il fut réveillé par d'innombrables piqûres, aiguës et douloureuses qui lanciaient ses membres, sa tête, tout son corps. Il se redressa, effaré

et constata qu'il était tout couvert de milleis de fourmis rouges, grosses comme des guêpes qui s'étaient mises en devoir de le dévorer tout vivant. « Non ! s'écria-t-il avec fureur, jamais on n'a vu un pays comme ça ! Pas seulement moyen d'y piquer sa romance tranquille ! Mais c'est qu'elles ont les dents pointues, les bestioles ! » Elles déployaient tant d'ardeur que des gouttelettes de sang perlaient déjà sur la peau du pauvre gamin et que la douleur de ces myriades de pointes d'aiguilles devint bientôt intolérable. Coucou, sérieusement inquiet au souvenir d'histoires terrifiantes qu'il avait entendues, de gens littéralement déchiquetés et mis à mort par ces maudites bêtes, ne trouva d'autres ressources que d'arracher le reste de ses vêtements et d'aller se rouler dans le ruisseau : le remède était bon, elles se détachèrent l'une après l'autre, tandis que le frais liquide calmait son épiderme en feu. Ensuite, il s'élança, ramassa à la volée ses habits qu'il secoua hâtivement, ses armes et prit sa course à toutes jambes dans le sentier au risque de dégringoler à nouveau dans le marais. Quand il se jugea assez loin, il s'arrêta, passa une revue minutieuse de son vestiaire, s'offrit le plaisir d'écraser celles de ses ennemis qui étaient restées dans les plis des étoffes, s'habilla et, assis

au pied d'un gros arbre, se mit à réfléchir.

Ses pensées n'étaient pas d'une gaieté folle. Que faire? Qu'étaient devenus Thomas, ses Indiens, son prisonnier, et ceux qui le poursuivaient? Jamais il ne retrouverait dans ce dédale le chemin qu'il avait suivi pour venir, d'autant qu'il ne l'avait parcouru que de nuit. Et puis la pensée de la proximité de la maison de Rodriguez l'épouvantait. « Sale Carbougnat, grommela-t-il, c'est lui qui m'a fourré dans ce pétrin; car, enfin, s'il avait connu son métier, ça ne serait pas arrivé, le ballon n'aurait pas été entraîné en pleine mer, etc., etc... Et probable que maintenant, il est rentré en France, le vieux fouchtra, tandis que moi, je suis ici à prendre des bains dans les marais ou à me faire dévorer par les fourmis! Et l'on dit qu'il y a une justice! » Coucou, on le voit, oubliait totalement que jamais personne ne l'avait invité à prendre place dans le ballon...

Il avait faim, et surtout il tombait de fatigue. Avisant l'arbre au pied duquel il était assis, il y remarqua, à trois mètres au-dessus du sol, plusieurs grosses branches qui s'entrelaçant lui parurent capables de lui fournir une couche sinon confortable du moins à peu près sûre. Il s'y hissa en gymnaste consommé, et s'y installa de son mieux, sa carabine auprès de

lui, murmurant : « Ça ne vaut pas un bon plumard, ah ! non, alors !... Seulement, je serai tout de même mieux qu'à « pioncer » au fond du marais avec deux kilomètres de boue au-dessus de moi, pas vrai ? Donc, Coucou, mon vieux, ne te plains pas et ferme ça ! »

Cinq minutes plus tard, il dormait, mais ce ne fut pas pour longtemps. Une sorte de frôlement, accompagné d'un léger siffllement très doux l'arracha à ses rêves ; il ouvrit les yeux, sans bouger et crut que son sang allait se figer dans ses veines : un énorme et horrible serpent, long d'au moins trois mètres, était enroulé, complètement immobile autour d'une branche, et sa tête pendait au-dessus de notre infortuné gavroche, à moins de quatre mètres de lui.

« Hein ? Kékséksa ? Un boa ! maintenant !... Oh ! non, ça trop ! Je suis un bon type, mais ça commence à devenir la barbe ! » L'affreuse bête ouvrait une large gueule dont l'odeur empestée arrivait jusqu'à lui et le fixait de ses yeux glauques comme pour le fasciner. Mais, Coucou s'aguerrissait, et il ne perdait pas la tête. Il portait à la ceinture un gros et solide pistolet d'arçon, présent de Thomas, tout chargé bien entendu. Avec d'infinies précautions, il le saisit, l'arma, sans que le serpent, probablement intimidé par la gros-

seur de la proie qu'il convoitait, se fût décidé à attaquer. Alors brusquement, il allongea le bras, visa une demi-seconde et fit feu : à travers la fumée, il vit passer quelque chose qui lui parut énorme et qui alla s'effondrer sur le sol : c'était le serpent qui, ayant reçu en pleine gueule la forte charge de chevrotines, se tordait dans les convulsions de l'agonie. Le visage crispé par le dégoût et la répulsion, Coucou dégringola de son perchoir et se mit en marche à toutes jambes, suivant toujours le sentier. « Pour sûr, songeait-il, que je ne vais pas rester plus longtemps dans cette forêt de malheur ! Gagnons la plaine, et plus vite que ça ! »

Il marcha longtemps le doigt sur la détente de sa carabine, tressaillant sans cesse aux innombrables bruits qui s'élevaient autour de lui, tâtant le sol du pied chaque fois qu'il lui paraissait suspect, fouillant de l'œil les buissons et les coins d'ombre. A la fin, il s'avoua qu'il avait depuis longtemps perdu le sentier par lequel Thomas l'avait guidé la nuit précédente, et il se rappela une parole d'Ockmulgee. « Il y a des gens qui n'ont jamais pu sortir de la forêt vierge ; quand leurs munitions furent épuisées, ils y sont morts de faim. » Harassé, il s'assit à nouveau, constata que son estomac criait famine ; mais, il n'osait abattre un des oiseaux qu'il

apercevait, de peur que la détonation n'attirât soit les hommes de don Rodriguez, soit un parti d'Indiens. Tristement, il reprit sa route, se demandant s'il avait quelques chances de revoir ses chers parents et sa vieille rue des Martyrs...

« Ah ! zut ! fit-il au bout d'un moment, je n'y tiens plus, moi ! Il faut absolument que je me mette quelque chose sous la dent, sans ça, je m'en vais tomber en « faïence » tout à l'heure ! » Il chargea sa carabine à petits plombs, ajusta un oiseau qui volait lourdement à vingt-cinq pas et pressa la détente.

L'effet de la détonation fut véritablement inattendu. Comme Coucou abaissait son arme, quelque chose de mince et de souple comme une lanière s'abattit sur lui ; instantanément, il sentit ses bras serrés violemment contre son torse, puis une secousse irrésistible le renversa. Comme, s'arrachant à sa stupeur, il commençait à se débattre, il y eut non loin un grand bruit de buissons froissés et une demi-douzaine d'hommes parurent : c'étaient encore des Indiens, mais dix fois plus hideux que ceux qu'il avait vus jusqu'alors presque nus, couverts de nombreux tatouages formant des dessins extraordinaires : leurs coiffures s'ornaient d'os humains et ils tenaient à la main leurs terribles tomahawks. « Cette fois, ça y est,

songea l'enfant, ils me tiennent. Les maudits singes m'ont entendu venir et ils m'ont tendu une embuscade ! Mais, bon sang, à quoi donc qu'il a pensé, le Créateur en faisant des hommes aussi laids ! » Brutalement, il fut saisi, ficelé comme un saucisson et emporté ; ses vainqueurs paraissaient ravis de leur capture et trois d'entre eux s'amusaient à lui placer leurs couteaux ou leurs haches sous le nez en riant aux éclats. Un seul, un peu à l'écart, le considérait d'un air bizarre. Pauvre Coucou, quel allait être son sort ?

XII

Coucou, l'Écureuil-Volant.

Les Indiens se dirigeaient avec une incroyable sûreté dans le labyrinthe de la forêt. Ils se relayaient pour porter leur captif, sans cesser de le menacer, causant entre eux avec animation. Un seul ne prenait pas part à leur conversation. Il présentait cette particularité que sa tête était recouverte d'un bonnet de fourrure enfoncé jusqu'à la nuque et que sa face était à chaque instant agitée de tics nerveux. Enfin, ils s'arrêtèrent pour échanger des signaux avec des sentinelles

invisibles. Quelques instants plus tard, Coucou pénétrait dans un campement d'Indiens semblables à ceux qui l'avaient capturé ; des tentes d'écorce et des peaux de bêtes étaient dressées, des quartiers de viande et des marmites cuisaient au-dessus de grands brasiers. On le jeta à terre et en un clin d'œil, plus de soixante guerriers étaient réunis autour de lui, s'arrachant à leur gravité habituelle pour gestiquer, crier, se congratuler. Puis, il sembla qu'une espèce de vertige s'emparât d'eux. Ils saisirent qui une lance, qui un couteau, qui un tomahawk, et se mirent à danser comme des fous autour du prisonnier, faisant luire leurs armes à ses yeux, l'effleurant de la pointe de leurs engins de mort, le bousculant, le piétinant, hurlant furieusement. « Allons, pensa Coucou en fermant les yeux, pas d'erreur cette fois, j'vas faire le grand saut ! Papa, maman, petite sœur, bon père Thomas, adieu !... Gredin de Carbougnat, va ! Y a pas à dire, enfin, c'est bien lui, qu'est cause de ça, le scélérat ! »

Mais le coup fatal ne vint point. Au contraire, presque ensemble, les Indiens se calmèrent et notre brave Parisien leva ses paupières et regarda l'un d'eux ; l'homme au bonnet de fourrure avait groupé les autres autour de lui et ils l'écoutaient avec une certaine déférence. Mais

avant qu'il eût terminé, des protestations s'élevèrent et une vive discussion s'engagée. Finalement, il parut que tous se furent mis d'accord ; l'homme au bonnet procéda à la ronde à une ample distribution de bibelots, de poudre, de balles qu'il était allé quérir sous sa tente, après quoi les guerriers se dispersèrent.

Alors l'Indien s'avança vers Coucou en s'accroupissant sur ses talons, le considéra un bon moment d'un air méditatif, puis il se décida à prendre la parole en un espagnol à peine intelligible : « Le jeune blanc, dit-il, était destiné à être attaché au poteau des supplices lors de la prochaine fête de la tribu. Sait-il ce que c'est que le poteau des supplices ? — Oui, fit Coucou. — Eh bien ! j'ai épargné au jeune blanc les supplices qui l'attendaient et lui ai sauvé la vie ; le jeune blanc ne mourra pas. — Vrai ? Ben, ça, papa, c'est chic de votre part ; si je pouvais, je vous embrasserais, mais y a pas mèche. Seulement, le cœur y est !... Alors, vous allez me mettre en liberté ? » L'Indien montra ses longues dents jaunes en un rire silencieux, puis il se leva, et marchant avec agitation autour du prisonnier : « Non, dit-il, non, Chinchagock ne remettra pas le blanc en liberté ; mais le blanc restera auprès de Chinchagock, et il sera son fils. »

Il s'accroupit à nouveau, alluma sa longue pipe, et entama un long récit duquel il résultait ceci : le fils unique de Chinchagock (puisque tel était le nom du personnage), ayant à peu près le même âge que notre Coucou, était mort de maladie quelques mois auparavant ; or, l'Indien avait besoin de quelqu'un qui, plus tard, prendrait soin de sa vieillesse, Coucou serait ce quelqu'un, la tribu l'adopterait, Chinchagock ferait de lui son fils, lui apprendrait tout ce qu'un guerrier doit savoir, et le Parisien se trouvait dorénavant faire partie intégrante des Cœurs-Sanglants, l'une des plus redoutables peuplades qui erraient au Texas, et lieux circonvoisins.

On devine que notre Coucou, à cette singulière proposition, ouvrit des yeux immenses : lui, citoyen de Montmartre, devenir un sauvage, un Indien ? Si c'était une « blague », elle était mauvaise ! Seulement, est-ce que cette perspective n'était pas au fond préférable à celle, évoquée, du poteau des supplices ?... Son nouveau « père » ne lui demanda du reste pas son avis : d'un coup de couteau, il coupa les cordes qui lui enserraient les jambes et lui ordonna de se lever et de le suivre. « Bah ! songea Coucou, l'important, c'est d'abord de « couper » à leur fichu poteau. Après c'est bien rare si je ne trouve pas le moyen de

« jouer de la fille de l'air ! » Docile, il obéit, et sous les regards impénétrables des autres Indiens, entra dans la hutte.

C'était un inextricable capharnaüm où étaient entassés toutes sortes d'objets hétéroclites, peaux de bête, vêtements, quartiers de viande, armes, amulettes, etc.; il y régnait une affreuse puanteur. Deux jeunes Cœurs-Sanglants y pénétrèrent sur les traces de notre sympathique héros pour prêter leur concours au sieur Chinchagock, et alors une extraordinaire cérémonie commença. Coucou fut débarrassé de ses liens et de ses vêtements; son « père » exhiba toute une collection de pots contenant des mixtures de diverses couleurs, et de multiples pinceaux, dont les deux acolytes et lui se munirent. Et puis, gravement, comme s'ils accomplissaient un sacerdoce, ils se mirent avec la plus louable ardeur à peindre notre Coucou, debout au milieu d'eux, en vert, en noir, en bleu, en blanc, en rose, en grenat, en rouge, entremêlant savamment les nuances pour former des floritures et des dessins; tout son corps y passa depuis le sommet du front jusqu'au bout des orteils. Après, on lui ajusta sur la tête une espèce de perruque noire faite de crins de cheval et dans laquelle étaient fixées des plumes, un tibia humain, et quelque chose qui res-

semblait vaguement à une patte de lièvre. Quand ce fut terminé, son vrai père lui-même n'eût pas reconnu son fils, et Coucou en eut la preuve. Dans un coin de la hutte, il y avait un petit bout de glace, venu là on ne sait comment. Sur l'invitation de Chinchagock, il fut s'y regarder et fit un saut en arrière : c'était lui, cette caricature au front peint en jaune avec raies blanches, aux joues bleues striées de noir, au nez blanc, au menton vert.

Il dut faire appel à toute son énergie pour ne pas pleurer : mais il ne voulait pas avoir l'air de faiblir. D'ailleurs, Chinchagock, enchanté de son œuvre, lui assurait avec bienveillance qu'il était beaucoup plus joli ainsi qu'avant, et que, lorsque les couleurs seraient sèches, c'est-à-dire dans une heure, rien ne pourrait plus les effacer.

Charmante perspective ! Coucou qui avait jusqu'alors tout supporté avec courage et gaieté, se désespérait à se considérer dans la glace, puis tout à coup, il se trouva si drôle, si drôle, qu'il éclata de rire, un rire nerveux qui ne s'arrêtait pas. Les trois Indiens, d'abord surpris, l'imitèrent (cela ne leur était peut-être jamais arrivé, car les Indiens ignorent ou à peu près le rire) et pendant plusieurs minutes, la joie la plus franche régna dans la cabane.

Et le croirait-on ? Coucou était déjà

presque consolé. Il ne se lassait pas de se regarder, et plus il se regardait, plus il riait. Tout heureux de sa bonne humeur, Chinchagock lui dit : « Il faut que mon fils connaisse le nom qu'il portera désormais. Il s'appellera maintenant l'Écureuil-Volant. »

« Pourquoi l'Écureuil-Volant ? Les écureuils, ça ne vole pas ! — Que mon fils ferme sa bouche et ouvre ses oreilles quand son père parle. — Vieux macaque, pingouin sans queue, grogna Coucou, mais en français, si j'avais eu vraiment un père comme toi, je me serais suicidé le jour de ma naissance, sûr ! » Quand les peintures furent sèches, on lui fit endosser une sorte de caleçon bleu rayé de jaune, et chausser des mocassins ; on lui jeta sur les épaules un grand manteau fait de peaux de chiens cousues, puis on lui lia les jambes, et on lui assigna sa place sur une vieille natte toute dégoûtante : il ne devait bouger de là sous aucun prétexte. « Dites donc, papa, interrompit-il, je casserais bien une croûte, moi, vous savez ! J'ai l'estomac dans les talons ! » Sans se presser, Chinchagock prit dans un coin une longue et flexible baguette et répliqua : « Toutes les fois que mon fils parlera sans être interrogé, il recevra dix coups de cravache, toutes les fois qu'ayant été interrogé, il ne répondra

pas, il en recevra autant ; toutes les fois qu'il fera quelque chose qu'il ne faut pas faire, il aura droit à la vingtaine, et toutes les fois qu'il ne fera pas quelque chose qu'il faut faire, j'irai jusqu'à cinquante : j'ai dit. — Amen, compléta l'incorrigible Parisien. Ça promet des jours heureux ! Mais, Coucou saura bien leur montrer qu'il en faudrait de plus malins qu'eux pour le tenir en cage !... »

XIII

Un visiteur inattendu.

Une vie vraiment bizarre et manquant plutôt de charme commençait pour notre jeune ami. Après une nuit fort mauvaise, hanté, malgré sa philosophie habituelle, par de sombres pensées, il fut éveillé le lendemain par Chinchagock qui, à brûle-pourpoint, lui dit : « Mon fils l'Écureuil-Volant sait-il pourquoi son père Chinchagock porte toujours un bonnet de fourrures sur la tête ? — Non, p'pa, répliqua le gamin.

— Il faut m'appeler : mon père respecté... Eh bien ! je vais le dire à mon fils l'Écureuil-Volant. » Il enleva sa coiffure et montra à Coucou son crâne où n'apparaissait pas un cheveu, et dont la peau

même était arrachée, laissant distinguer les os et les veines : quelque chose d'affreux. « Je comprends, fit Coucou en frémissant, vous vous êtes fait chiper vos tifs. — J'ai été scalpé, reprit l'Indien d'un air sombre, et par un blanc, ou du moins sur son ordre. Ses frères blancs l'appellent Rodriguez Sancha. — Bah ! allons donc ! Ah ! c'te rencontre, par exemple ! Ça, c'est rigolo. — Que dit mon fils ? » Coucou entama alors, avec cette mimique expressive dont il avait le secret, le récit de ses relations avec don Rodriguez, et il fut amené à prononcer le nom de Thomas le Canadien, dit Balle-Sûre. Chinchagock se leva brusquement : « Mon fils connaît Balle-Sûre ? — Un peu, que je le connais ! C'est comme qui dirait mon deuxième père, vous n'êtes que le troisième. » Il fallut qu'il continuât par l'histoire de ses aventures en compagnie de Thomas, et quand il eut terminé, Chinchagock, après un long silence, prononça ces seuls mots : « Haugh ! Balle-Sûre est un grand guerrier. »

La crainte de la cravache empêcha Coucou d'interroger l'Indien ; d'ailleurs on se préparait à lever le camp ; ses jambes furent déliées, et il reçut l'ordre de mettre, comme on dit, la main à la pâte, c'est-à-dire d'aider son « père » à plier bagages, de quoi il s'acquitta sans rechigner. Puis,

les chevaux de bât chargés, on se mit en route, Chinchagock marchait sur les talons de son « fils », ne le perdant pas du regard.

Du reste, Coucou ne pensait pas à se sauver. Sans armes, sans provisions, où fut-il allé? Car la forêt ne lui avait pas assez réussi pour qu'il s'y risquât à nouveau. Et puis, là seule pensée de la singulière physionomie que lui faisaient ses peintures suffisait à paralyser ses velléités de fuite. Il se montra donc d'une soumission exemplaire, résolu à attendre un moment favorable pour s'évader. Le même jour, la troupe déboucha dans la prairie, et, dans l'après-midi, Coucou reconnut avec un serrement de cœur des collines qu'il avait, l'avant-veille, franchies en compagnie de Thomas. Pauvre bon Thomas! Le reverrait-il jamais? Qu'était-il advenu de lui, de Rodriguez, de la charmante petite Pauline? Notre jeune héros fut arraché à ses tristes méditations par la voix de Chinchagock disant : « La langue de mon fils l'Écureuil-Volant est prompte, mais elle ne dit pas toujours la vérité. — Ce qui signifie, mon père respecté?... — Mon fils a raconté ses aventures à son père, mais jamais ces aventures ne lui sont arrivées. — Bah! Et pourquoi donc? protesta Coucou avec indignation. — Parce qu'aucun jeune homme de l'âge de mon

fils ne serait capable d'autant d'intelligence et de hardiesse. » Le Parisien haussa les épaules. « Ça serait bien autre chose, mon respecté père, si je vous narrais comment je suis venu dans ce pays ! — Ah ! Et de quelle façon ? » Désireux « d'épater » l'Indien, Coucou s'efforça de lui expliquer ce que c'était un ballon et de lui faire comprendre qu'il avait emprunté un semblable engin pour quitter son pays natal. La réponse ne se fit pas attendre : « Mon fils l'Écureuil-Volant, déclara placidement le Peau-Rouge, se moque de son respecté père Chinchagock, car les hommes ne volent pas comme les oiseaux. Mon fils l'Écureuil-Volant doit donc être puni. » Et empoignant sa cravache, il se mit à en cingler avec une rare vigueur les épaules de Coucou qui, d'abord ahuri, voulut ensuite fuir ; mais la poigne puissante du sauvage le maintint. Bientôt la douleur fut si vive que le pauvre gamin se mit à hurler. « Un homme qui sera un guerrier ne doit pas crier parce qu'il souffre. Tant que mon fils criera, je battraï mon fils », reprit l'Indien.

Écrasé par cette implacable logique, l'Écureuil-Volant — notre Coucou — se mordit les lèvres, et se tut. L'abondante distribution cessa donc. « Vilain sagouin, espèce de singe mâtiné de cochon d'Inde,

rageait le nouveau Cœur-Sanglant, je te revaudrai ça ; naturellement, je n'oublierai pas que je te dois peut-être bien un peu la vie, mais pour ce qu'elle promet d'être maintenant, ma vie... » Toutefois, de cette minute, il surveilla plus attentivement ses paroles et, fidèle à la tactique qu'il avait inaugurée chez don Rodriguez, il s'attacha à faire preuve d'une indéniable bonne volonté de façon à gagner la confiance des Indiens. Mais ceux-ci n'étaient pas gens à se laisser abuser : la surveillance ne se relâcha pas durant les trois jours de marche, au bout desquels on arriva enfin aux villages de la tribu.

Celle-ci, bien que déchue de son ancienne splendeur, était pourtant encore considérable ; elle pouvait mettre en ligne plus de mille guerriers tous armés des arcs et des flèches traditionnels qu'ils préféraient aux fusils. Le « père » de Coucou résidait dans la principale agglomération, dont il semblait un des plus riches et des plus importants habitants. Notre Parisien fut dès son arrivée enfermé dans une case sans autre issue que la porte, et garnie d'un mobilier sommaire ; là, durant la journée et celle qui suivit, il reçut la visite de nombreux Indiens, dont plusieurs grands chefs somptueusement accoutrés, c'est-à-dire couverts d'oripeaux extraor-

dinaires. Tous le considéraient longuement en fumant avec gravité leurs longs calumets, puis ils s'en allaient sans prononcer un mot.

Le jour d'après, son « dressage » commença sous la direction de Chinchagock. Ce furent encore là de terribles journées pour le pauvre enfant. Il lui fallut chevaucher des chevaux sauvages et indomptés, sans selle, ni bride, courir des heures durant sous le soleil, sans arrêt, s'exercer sans trêve au maniement des armes, au lancement des flèches, s'habituer à la douleur par une série d'exercices dont il ignorait encore les plus redoutables, lutter avec les jeunes Indiens de son âge, apprendre à grimper aux arbres comme un chat, à suivre les pistes des hommes et des bêtes, et bien d'autres choses. Cela dura six semaines — et son apprentissage débutait à peine. Néanmoins, au bout de ce temps, Chinchagock daigna se déclarer satisfait, et lui accorda en récompense un repos de quinze jours.

« Allons ! songea Coucou en apprenant cette agréable nouvelle, c'est encore un moins mauvais type qu'il n'en a l'air. Mais, c'est pas tout ça, va falloir songer à me tirer des flûtes ! J'suis t'y une bête, oui? non? Non, pas vrai? Alors s'agit de montrer que je n'ai pas d'engelures aux mèt

ninges, et de lâcher d'un cran au plus tôt toutes ces graines de chimpanzés ! » Mais, si une évasion n'était pas impossible, il était par contre beaucoup plus compliqué d'en tirer parti. Où aller ? Et d'abord à quelle distance de la côte se trouvait-il ? Et une fois à la côte, quel accueil recevrait-il sous son accoutrement d'Indien ? Dix autres objections se présentaient à l'esprit du gamin, que l'expérience rendait prudent, et, en attendant, il s'efforçait sans grand succès de recueillir — évitant d'éveiller les soupçons — des renseignements sur la route à suivre pour atteindre des établissements civilisés qui ne fussent pas ceux de don Rodriguez. Or, un événement soudain vint l'arracher à ses perplexités, sous forme de l'arrivée au village, un soir, d'un blanc accompagné de deux Indiens Kioways.

Coucou conservait un assez mauvais souvenir de ceux-ci, avec qui, l'on s'en souvient, il avait eu d'assez vifs démêlés. Pourtant, ce fut le blanc qui attira tout d'abord son regard. « Pas d'erreur, grommela-t-il en l'apercevant, j'ai déjà vu ce coco-là quelque part. Il marque bien mal, du reste ; dans son genre, il est encore plus laid que Chinchagock. Alors zuze un peu, mon bon !... » L'individu, d'ailleurs, présentait avec le père de notre Coucou ce

trait commun, que l'un et l'autre, en dépit de la température élevée, portaient constamment un bonnet de fourrure. Ce fut pour notre perspicace Écureuil-Volant comme un trait de lumière : « Ça y est, j'ai trouvé ! C'est le bonhomme que Thomas a fait scalper par Cheyapock le soir où il a délivré la petite Pauline, celui qu'il avait apporté en travers de sa selle... Oh ! oh !... Tiens, tiens, tiens ! Et qu'est-ce qu'il vient mijoter ici, celui-là ? Coucou, mon vieux, je te retire le titre de Parisien si tu n'éclaircis pas ça !... »

XIV

Où Coucou a un fil à la patte.

Le personnage semblait d'ailleurs au mieux avec les chefs des Cœurs-Sanglants, et dès son arrivée, il eut avec eux de longs entretiens. « Quel dommage, songeait Coucou, de ne pas être rat ou souris ; je me fauflerais dans un coin de la case où ils jabotent et j'entendrais ce qu'ils disent. Faut que je creuse cette idée-là ! » Mais il n'eut pas besoin de recourir à pareille métamorphose, car, le lendemain matin, alors qu'il travaillait à mettre de l'ordre dans la cabane de Chinchagock, il entendit

soudain la voix de celui-ci, répondant à une autre qu'il reconnut pour celle du blanc. « Fichtre, fit-il, voilà les deux sans-tifs qui rappliquent. Peut-être qu'ils vont venir ici? Si je me cachais pour écouter? »

Aussitôt dit, aussitôt fait; quand la porte s'ouvrit, la case était vide en apparence, mais si Chinchagock avait été par hasard amené à soulever l'amas de peaux d'animaux et de couvertures qui garnissait un des angles de sa demeure, ce n'eût pas sans doute été sans surprise qu'il y eût découvert son fils adoptif adroitement dissimulé...

Les deux « sans-tifs », comme disait le Parisien, s'accroupirent face à face sur une natte, et se mirent à fumer gravement selon la coutume indienne; puis le blanc prit la parole : « Mon frère rouge, dit-il, a, comme moi, perdu sa chevelure au combat. Il désire sans doute se venger. — Et il se vengera, répliqua froidement l'Indien. — Qu'il en soit ainsi. Moi, ma vengeance est proche. Mon ennemi est aujourd'hui en mon pouvoir, et dans huit jours, je l'attacherai au poteau du supplice. — Oack (bien), quel est le nom de cet homme? — Il s'appelle Balle-Sûre, c'est un ennemi des hommes rouges. » Chinchagock demeura impassible, mais Coucou tressaillit, parce que, comme nous l'avons dit, Balle-Sûre était le nom indien de Thomas le Canadien.

« Je veux, continua le blanc, demander un service à mon frère rouge. Il connaît la route pour se rendre aux grands villages des Pieds-de-Fer, m'ont appris les chefs? — Oui. — Veut-il me l'indiquer? »

Il y eut un long silence, puis Chinchagock reprit : « Les Pieds-de-Fer sont les amis de Balle-Sûre. — Oui. — Que va faire chez eux, mon frère blanc? » L'autre ne répondit pas tout de suite, il réfléchissait ; puis, tout à coup, il se leva, tira de sa poche un sac de cuir et prit de la poudre d'or dont il glissa une poignée dans la main de Chinchagock. « Maintenant, dit-il, mon frère n'a plus besoin de savoir ce qui me conduit chez les Pieds-de-Fer. »

L'argument était, paraît-il, irrésistible, car l'Indien n'insista pas, et il entama toute une série d'explications topographiques que Coucou n'écouta pas, tant il était bouleversé. Thomas avait donc été fait prisonnier? A moins pourtant que le coquin n'eût menti, il est vrai, mais comment savoir la vérité? Et ce voyage mystérieux, n'était-il pas clair qu'il avait trait à la petite Pauline, que Cheyapock et Ockmulgee avaient précisément conduite à leurs villages?...

Quand les deux interlocuteurs furent partis, Coucou sortit de sa cachette et se croisant violemment les bras sur la poi-

trine : « Non, fit-il avec colère, croyez-vous tout de même qu'il y ait des crapules sur la terre ! Qu'est-ce qu'ils ont donc après cette pauvre petite gosse, si gentille, et si mignonne ? Et vous pensez que ça va se passer comme ça ? D'abord, je veux savoir ce que ça signifie tout ça, et je le saurai. Mon vieux crâne chauve, à nous deux ! » Une belle résolution l'anima, et aussitôt son cerveau inventif se mit à travailler. Pour commencer, aussitôt sa besogne terminée, il entama une surveillance en règle du blanc scalpé, s'attachant, tout en jouant l'indifférence, à ne pas le perdre de vue. Ce fut ainsi qu'il constata les préparatifs de départ du coquin pour le lendemain. Or, il importait de ne pas le laisser s'envoler ainsi.

Quand la nuit fut close, Coucou s'en fut rôder autour de la case où l'homme qu'il guettait avait reçu l'hospitalité. Il le vit, par la porte ouverte, qui compulsait des papiers à la lueur d'une chandelle, et déjà, il méditait de se glisser dans la cabane pour essayer de s'emparer de ces documents, quand une main le toucha à l'épaule, tandis qu'une voix lui murmurait tout bas : « Que fait ici mon fils l'Écureuil-Volant ? » C'était Chinchagock. « Que le diable l'emporte, mon respecté père ; pas moyen d'être tranquille ! songea le gamin.



Je prenais le frais, répliqua-t-il à mi-voix.
— Oui, que mon fils me suive. » Le Peau-Rouge l'attira à l'écart et lui répéta : « Que faisait mon fils à la porte de l'homme blanc ? — Moi ?... Je... je le regardais... — Je vais donc répondre à la place de mon fils. Il méditait d'aller trouver cet homme, de lui révéler qu'il était un blanc comme lui, afin de s'enfuir avec lui demain. — Jamais de la vie ! protesta énergiquement Coucou. — Mais je suis plus malin que lui ; il ne se doute pas que je le surveille constamment et ne perds point un seul de ses pas ou de ses gestes. Pour le préserver des mauvaises idées, je vais l'attacher dans ma case. Qu'il me suive. » La main vigoureuse du Peau-Rouge s'abattit sur l'épaule du gamin qui, conscient de l'inutilité de toute résistance, se laissa docilement emmener.

Une fois rendu dans sa cabane, Chincha-gock commença par lui enrouler autour de la cheville gauche une grosse corde qu'il noua suivant un système compliqué et impossible à débrouiller pour qui n'en connaît pas le mystère. L'autre bout fut attaché de la même façon autour d'un gros pilier de bois durci au feu qui soutenait l'un des angles de la bâtie ; alors l'Indien déclara : « Ce câble est fait de « piassaba » tressé : mon fils sait que le couteau le plus affilé ne réussirait pas à

l'entamer : il n'y a donc point crainte qu'il le coupe ni par conséquent, qu'il se sauve pendant mon absence. — Mon respecté père part donc en balade ? interrogea Coucou, intéressé. — Chinchagock a reçu ce matin la visite de l'homme blanc, et l'homme blanc lui a, sans le vouloir du reste, fait honte de sa lâcheté. Car celui que les planteurs de la côte appellent Rodriguez a pris jadis la chevelure de Chinchagock, et il vit toujours, il est toujours libre, tandis que Balle-Sûre qui prit jadis la chevelure de l'homme blanc sera, dans huit jours, attaché au poteau du supplice. Il faut donc que Chinchagock se venge, et il a décidé que le moment était venu. Cette nuit, à l'heure prescrite par les ancêtres, c'est-à-dire quand la lune sera cachée, il sortira du village, il s'en ira, seul, et il ne reviendra que vengé. — Très bien, approuva Coucou, ça, c'est une idée épataante. Surtout que don Rodriguez a une perruque naturelle des mieux conditionnées ; ça fera un chic plumeau pour essuyer les collections artistiques de mon respecté père, seulement si c'est mon respecté père qui se fait fiche la pile ? autrement dit, si ce n'est pas lui qui est le plus fort ?... »

L'Indien médita un instant, puis sans répondre directement, il continua : « Jus-

qu'à mon retour, mon fils l'Écureuil-Volant restera ici attaché au pied de cette poutre. Trois fois par jour, mon voisin le Gros-Serpent lui apportera à boire et à manger. — Mais si vous ne revenez pas ? Si vous laissez votre peau là-bas ?... — J'ai dit. »

Coucou savait que cette dernière formule terminait irrévocablement l'entretien, et jugea inutile d'insister. S'accroupissant au pied du pilier, il se mit à réfléchir profondément.

Il allait, certainement, se dérouler des choses graves tant à l'égard de Thomas que de Pauline, il n'en doutait pas ; et il resterait là, paisiblement, sans même essayer de sauver l'homme qui l'avait arraché aux séides du féroce Rodriguez ? Cela ne se pouvait pas ; seulement, pour agir, il fallait être libre et comment se délivrer de ce maudit câble qui, effectivement, il le savait, était constitué d'une matière capable de résister au meilleur acier ; comment ensuite se procurer un cheval, des armes et sortir du village ? Enfin ces difficultés surmontées, où aller ?

Cependant qu'il méditait ainsi, Chin-chagock se livrait à d'étranges préparatifs.

XV

Coucou part en promenade.

L'Indien avait ramassé dans un coin de sa cabane, un monceau de cendres, devant lesquelles il avait disposé ses armes : lance, hache, poignard, arc et flèches, puis il avait allumé le feu sur lequel il plaça une grande marmite qu'il emplit de tafia ; dans ce tafia, il jeta du piment, du poivre rouge et d'autres épices. Enfin, il exhiba la collection de pots à peinture qui avait servi à déguiser Coucou en Cœur-Sanglant et, aux ingrédients que contenait chacun d'eux, mêla un peu de cendre. Cela fait, il s'enveloppa tout entier de son grand manteau de peaux de bêtes après avoir retiré son bonnet de fourrures et mis à nu son horrible crâne rosé et dépourvu de chevelure.

Comme il achevait, la porte s'ouvrit, et cinq Indiens entrèrent gravement. En tête venait Oeil d'Aigle, qui était l'un des grands chefs de la tribu, puis un sorcier peint en rouge vif de la tête aux pieds et couvert d'amulettes extraordinaires, puis encore le Gros-Serpent et deux autres Peaux-Rouges. Chinchagock les reçut sans

mot dire et tous les six, s'accroupissant en demi-cercle devant le feu, se mirent à fumer. Le silence se prolongea un bon quart d'heure, au bout duquel Œil d'Aigle se décida à prendre la parole. « Mon frère Chinchagock est-il toujours décidé? demanda-t-il — Chinchagock n'est pas comme l'oiseau jaseur qui chante au hasard sans savoir ce qu'il dit. — Quand mon frère compte-t-il partir? — Cette nuit, quand la lune sera cachée. — Oack (Bien), qu'on appelle Satting-Sat. » L'un des guerriers se leva et sortit pour revenir bientôt avec un autre Indien.

« C'est mon frère Satting-Sat qui est chargé cette nuit, continua le chef, de veiller sur la porte du village? — Oui. — Il laissera sortir, sans l'interroger, mon frère Chinchagock. Car nul ne doit parler à celui qui marche à la vengeance, tant qu'il n'a pas lavé l'offense dans le sang de son ennemi. — Je le sais. — Bien, va. » Satting-Sat s'en fut, et le chef interrogea Chinchagock sur le chemin qu'il comptait suivre : à quoi l'autre répondit en détaillant son itinéraire, déclarant qu'il lui suffisait d'ailleurs de toujours marcher vers le Sud pour parvenir au point où, d'après les informations qu'il avait recueillies, il savait trouver don Rodriguez. Il comptait sur quatre jours de route. « C'est bien,

déclara Œil d'Aigle, dans huit jours, j'enverrai des guerriers au-devant de mon frère Chinchagock : ils l'attendront à la Fontaine-qui-danse, et y resteront trois jours : ils reviendront s'il ne les a pas rejoint au bout de ce temps-là. »

Un nouveau silence se fit ; cette fois, ce fut Chinchagock qui le rompit. Il se leva et, debout devant le feu qui l'éclairait de lueurs fantastiques, il commença un long récit : c'était celui de l'offense qu'il avait reçue, c'est-à-dire des circonstances dans lesquelles il avait été scalpé. Elles étaient d'ailleurs assez banales : un parti de Cœurs-Sanglants avait, quelque deux ans auparavant, essayé d'enlever un troupeau de bœufs appartenant à don Rodriguez : des gens de celui-ci étaient accourus, il y avait eu combat, et Chinchagock était resté pour mort sur la place. Sur l'ordre de don Rodriguez, il avait été scalpé, et, en dépit de la douleur, avait eu l'effroyable courage de ne pas jeter un cri, de ne pas faire un geste ; ce qui lui avait sauvé la vie. Les Mexicains une fois disparus, il avait réussi à se lever et à s'éloigner et avait été recueilli par ses camarades rôdant aux alentours.

Il expliqua ensuite pourquoi il ne s'était pas vengé plus tôt : c'est qu'il voulait laisser à la tribu un représentant de sa

famille : or, son fils étant mort et sa femme aussi, il lui avait fallu attendre qu'il eût trouvé à adopter un enfant étranger. C'était chose faite maintenant, et l'Écureuil-Volant serait plus tard un brave guerrier, quand le temps aurait fait de lui un vrai Cœur-Sanglant.

Le discours n'était pas fini. Chincha-gock continua par l'énumération des supplices qu'il ferait endurer à son ennemi, don Rodriguez, quand il le tiendrait en son pouvoir. C'était quelque chose d'inférial, comme l'imagination la plus déli-rante seule le pourrait concevoir ; depuis le sommet de la tête jusqu'au bout des orteils, il énuméra sans en omettre une seule toutes les parties du corps, à chacune des quelles il se proposait d'infliger au moins une demi-douzaine d'affreuses mutilations.

« Bon, songea Coucou, quand mon vénéré père aura fini, il y aura au moins quarante-huit heures que mon bonhomme sera mort. Enfin, si ça l'amuse... » Car Coucou écoutait de toutes ses oreilles ; s'il ne comprenait pas tout, car naturellement des Indiens s'exprimaient dans leur langue, du moins connaissait-il maintenant assez leur dialecte pour saisir l'essentiel. Et il se mettait le cerveau à la torture pour deviner comment il pourrait tirer parti de ce qu'il venait d'apprendre.

Ce fut ensuite le tour du sorcier d'entrer en scène. Il se mit à danser autour de Chinchagock en chantant une litanie monotone, puis il prit de la cendre dont il aspergea le corps du guerrier et ses armes ; le chef en fit autant et tous trois se mirent à danser ; peu à peu, une sorte de frénésie les gagnait tous : le Gros-Serpent et les autres se mêlèrent aux ébats de leurs camarades et ce fut bientôt dans la cabane, à la lumière du foyer, une ronde fantastique de diables multicolores brandissant des haches ou des couteaux, gesticulant, gambadant, hurlant à qui mieux mieux. Mais un pareil jeu déchaîne forcément une soif intense. A l'aide d'une sorte de calebasse, ils puisaient dans la marmite où chauffait le tafia aux épices et吸收aient de pleins récipients du terrible liquide presque bouillant : ainsi, selon les rites, devait se terminer la cérémonie.

Le résultat ne se fit guère attendre, le Gros-Serpent roula à terre et s'y endormit d'un sommeil de brute, puis le chef, puis Chinchagock, enfin successivement les autres, tous ivres morts, incapables du plus léger mouvement et complètement inconscients. Coucou les regardait avec curiosité et dégoût, puis il se replongea dans ses réflexions. Après dix minutes d'immobilité, il se leva, et se dirigea vers

le foyer ; mais son câble en piassaba l'arrêtant, il s'empara de la lance de Chin-chagock et s'en servit pour attirer à lui les brandons les mieux enflammés. Quand il en eut une dizaine, il les entassa pour en former une sorte de brasier et plaça au-dessus la maudite corde : « Brûlera, brûlera pas, murmura-t-il. En tout cas, c'est un coup à tenter, seulement faut me grouiller : je commence à les connaître, les cocos, dans moins de deux heures, ils seront éveillés et il n'y paraîtra plus, de la petite noce qu'ils viennent de se payer... Eh bien ! ça brûle-t-il ? »

Cela brûlait, le feu réussissait où le fer eût échoué. Le câble se consumait lentement, et quand il jugea le moment venu, Coucou le tendit brusquement de toutes ses forces : il cassa net. « Chic ! marmotta l'enragé gamin. Je savais bien que je me tirerais de là ! Un Parigot de Montmartre qui ne serait pas plus malin que ces zoulous d'Indiens, ça ne s'est pas encore vu ! Maintenant, hop, à la besogne ! »

Les cordes ne manquaient pas dans la cabane ; il en trouva donc tant qu'il lui en fallut pour entraver tous les Indiens de façon qu'ils fussent hors d'état de se délivrer : les chevilles bien serrées, les mains liées derrière le dos. Ensuite, il les bâillaonna hermétiquement au moyen

de morceaux d'étoffe et de solides ficelles. Cela fait, il les traîna contre les murailles de la case et les y attacha à des pointes où à de gros clous, à quelque distance les uns des autres, de façon qu'ils ne pussent se secourir mutuellement. Enfin, se redressant, il contempla joyeusement son œuvre : « Pas à dire, s'affirma-t-il, pour de l'ouvrage bien fait, c'est de l'ouvrage bien fait ! Je voudrais bien voir la bobine de mon vénéré père Chinchagock quand il va ouvrir ses beaux yeux à la lumière ! Pourvu qu'il n'en attrape pas la jaunisse ! Il serait complet !... »

Mais Coucou était bien loin d'en avoir terminé avec le plan qu'il s'était tracé. Il commença par se munir de toutes les armes de Chinchagock, y joignit sa carabine — celle que lui avait donnée Thomas et que l'Indien avait confisquée — ainsi que la poudre et les balles qu'il put dénicher, et enfin un solide lasso. Il se couvrit les épaules du manteau de son « père », se coiffa de son bonnet de fourrure, et ainsi accoutré, se glissa sans bruit dans une étroite cour située derrière la cabane. Nul des Peaux-Rouges, assommés par la redoutable mixture, n'avait donné signe de vie.

Dans cette cour, il trouva les cinq chevaux de Chinchagock. Il en choisit deux, dont celui qu'il montait d'habitude, et les

harnacha vivement. Retournant à la hutte, il y prit toutes les provisions qu'il put réunir, les entassa dans un sac qu'il chargea sur l'une des deux bêtes, puis enfourcha l'autre, et les conduisit hors de l'enceinte. La lune venait de disparaître à l'horizon.

« C'est l'instant, c'est le moment ! grogna le Parisien. Jusqu'ici, ça marche comme sur des roulettes rondes. Pourvu que le citoyen Satting-Sat ne soit pas trop curieux maintenant ! » Grave sur sa monture, tirant l'autre cheval par la bride, son bonnet enfoncé, jusqu'aux yeux et son manteau relevé jusqu'au nez, il s'avança vers la partie extérieure du village : malgré sa hardiesse, son cœur battait à se rompre.

Dans la nuit désormais obscure, une ombre se détacha d'une sorte de cabane surmontée d'un observatoire, qui servait d'abri aux veilleurs ; c'était Satting-Sat. Sans mot dire, selon la consigne, il ouvrit l'un des lourds battants, Coucou passa, le battant se referma...

« Ça y est, songeait l'enfant fou de joie. Il n'y a rien vu du tout ! quel empaillé, messeigneurs ! C'est vrai que je suis joliment grimé, comme ça, et si c'était moi qui avais été en faction, pas sûr que je me serais reconnu... Enfin, pour la minute, s'agit de détalier. Ils auront beau se dé-

mener, Œil d'Aigle et compagnie, pour se délivrer ou appeler les copains, des nèfles, mes fils ! Jusqu'à cinq ou six heures du matin, où il est possible qu'un idiot quelconque pénètre dans la case, je suis tranquille. Or, il doit être à peu près minuit : j'ai donc de l'avance, mais il s'agit de ne pas la perdre et de ne pas me perdre non plus ! »

La vie extraordinaire qu'il menait depuis plusieurs mois l'avait initié à bien des choses ignorées du petit apprenti graveur qu'il avait été ; entre autres, il savait très bien se diriger d'après les étoiles. Aussi n'hésita-t-il pas sur la route à suivre, et dès qu'il se pensa suffisamment éloigné du village, il poussa ses chevaux à une allure aussi rapide que le permettait l'obscurité.

Il avait dit vrai, il eût fallu quelqu'un de plus malin que Chinchagock pour le tenir en cage !

XVI

Une série de rencontres qui auront plus tard de curieuses conséquences.

Se promener la nuit sur les routes dans notre bon pays de France n'est déjà pas très gai. En pleine prairie américaine,

c'est-à-dire dans le désert habité seulement par des bêtes féroces et des sauvages plus féroces encore pour la plupart, c'est bien autre chose. Mais, tout à l'ivresse de sa liberté recouvrée, Coucou ne songeait guère aux périls qui l'attendaient sans doute. Il pressait autant qu'il le pouvait ses deux bêtes, et dès l'aurore les lança au grand galop sans leur accorder un instant de repos. Néanmoins, et malgré l'incroyable résistance des chevaux indiens, il dut se résigner à les arrêter trois heures plus tard.

« Probable, songeait-il, que les autres sont en route pour me rattraper maintenant. Si jamais je retombais entre leurs pattes, qu'est-ce que je prendrais pour mon rhume ! Les côtes m'en font déjà mal à l'avance. Oui, mais ils ne me tiennent pas encore ! Hé, les frères, continua-t-il en s'adressant aux deux animaux, s'agit de dévorer l'espace maintenant ! Peut-être bien que vous préfériez dévorer un bon picotin d'avoine, seulement, vous savez, dans la vie, faut être philosophe, on dévore ce qu'on trouve. Ouste, en avant la musique ! »

La journée s'écoula ainsi, à filer dans la direction du Sud ; Coucou changeait de temps à autre de monture, de façon à les soulager alternativement, et comme

il ne pesait pas bien lourd, le pauvre gamin, les deux bêtes ne paraissaient guère fatiguées malgré le long trajet parcouru. Le soir, le terrain devint plus mauvais, et il fallut faire un détour pour éviter un grand et profond ravin qui se creusait au milieu de la plaine. Déjà, il cherchait de l'œil un emplacement pour camper durant quelques heures, quand il lui sembla entendre, sur sa gauche, un faible gémissement issu d'un buisson. « Bon, fit-il, qu'est-ce que c'est que ça? Une bête? Tu repasseras, ma vieille, j'ai pas le temps de m'occuper de toi. » Mais il changea d'avis quand il perçut une voix humaine murmurant faiblement en espagnol ces mots : « A moi, par pitié, à l'aide!... » « Non, murmura-t-il rageusement, il n'y a qu'à moi que ça arrive, ces tours-là! Ça va me retarder, pas d'erreur, et pourtant, je ne peux pas me dispenser d'aller voir ce qu'il veut, ce pauvre diable. Des fois qu'il mourrait de faim... »

Il arrêta ses chevaux et sautant à terre se dirigea du côté d'où était venu l'appel, mais il eut beau écarter les buissons, il ne vit rien. « Qui donc a appelé? interrogea-t-il, en espagnol. — Moi... ici... à votre gauche! Quelle ne fut pas la surprise de Coucou en découvrant, dissimulée par des branchages et des herbes, au ras du

sol, une ouverture qui eût été tout juste suffisante pour laisser passer un chat. Et à mieux regarder, il reconnut qu'il y avait là une large dalle plate de pierre grise qui, un peu rejetée de côté, laissait apparaître cet orifice.

« Mais qu'est-ce que vous faites là-dessous, brave homme? demanda-t-il. En voilà une idée! — Aidez-moi à soulever la pierre, reprit la voix, moi je ne peux plus... Hâtez-vous. » C'était plus facile à dire qu'à réaliser. Mais il se démena si bien, avec tant d'énergie et d'habileté qu'il parvint à la faire basculer complètement. Alors, il se trouva en présence d'un escalier de pierre rongé par l'humidité et les années qui s'enfonçait en terre et sur les marches duquel était affaissé un homme, un blanc, maigre, décharné, livide, au visage enfoui dans une longue barbe brise. Ébloui par le soleil, le malheureux ferma les yeux, mais il les rouvrit presque aussitôt.

« Oh! fit-il, je suis maudit. C'est un Indien! — Un Indien? protesta Coucou en regardant autour de lui. Où ça, un Indien?... Imbécile, c'est moi! J'oublie toujours que je suis déguisé en Peau-Rouge, ou plutôt en Peau de toutes les couleurs. Mais c'est pas tout ça, vous n'avez pas l'air bien guilleret, vieux père; un coup de tafia vous dirait-il quel-

que chose? — Hélas! mes heures sont comptées : tuez-moi sur-le-champ sans me faire souffrir, je vous en supplie. — Dites pas de bêtises ; buvez plutôt ça. » Il ingurgita presque de force au pauvre diable une gorgée d'alcool qui le ranima ; en même temps, en son langage pittoresque, il lui révélait sa véritable identité, lui expliquant en quelques phrases rapides comment il se trouvait ainsi accoutré.

« Oh ! fit l'autre en français, ainsi vous seriez Parisien? — Tiens ! s'exclama Coucou tout joyeux, en français également, êtes-vous donc un compatriote? — Non, je suis citoyen des États-Unis ; mais maintenant je suis sûr, que vous avez dit vrai, car il n'y a pas un Indien dans toute la prairie du Texas pour parler votre langue... Mon jeune ami, il faut m'excuser... votre histoire est si extraordinaire... Écoutez-moi, j'ai à peine le temps de vous dire... Je vais mourir... — Quelle blague ! Est-ce qu'on meurt comme ça les uns sans les autres, voyons... — Laissez-moi parler : regardez, je crache le sang à pleine gorge... Ces souterrains sont terribles, je n'ai plus la force... Fouillez ma poche gauche, vous y trouverez un porte-feuille, vous le prendrez et puis... » Il vomit un flot de sang, haleta un instant, puis se renversa dans les bras de Coucou,

qui, bouleversé, ne savait que tenter. Une minute plus tard, ce n'était plus qu'un cadavre.

Le pseudo Cœur-Sanglant demeura atterré, les larmes aux yeux, devant ce trépas si tragique ; pour une fois, il ne songeait pas à plaignanter. Il étendit le corps sur l'herbe, puis, obéissant au vœu du mort, se mit en quête du portefeuille ; l'ayant découvert, il le cacha dans le sac que, comme tout Indien, il portait en bandoulière. « C'est que, murmura-t-il, je n'ai pas le loisir de m'arrêter longtemps, moi. Qu'est-ce que je vais faire de cet infortuné ? L'enterrer ? Pas moyen, je n'ai ni pelle, ni pioche. Le laisser là ? Non, les loups, vautours et autres bestioles le déchiquetteraient... » Sans doute son parti était-il pris, car, avec un frémissement instinctif, il se décida à replacer le corps dans l'escalier ; ensuite, il repoussa la dalle au-dessus de l'entrée du souterrain, s'efforça de la dissimuler comme elle l'était auparavant, et le cœur étreint d'une vive émotion, s'éloigna de ce lieu funèbre, avec le regret de ne pouvoir rendre de plus décents honneurs au défunt.

Il prolongea sa marche jusqu'à la nuit close, et, comme ses chevaux commençaient à donner des signes de fatigue, il s'arrêta, et, ayant diné d'un morceau de

viande séchée, ne tarda pas à s'endormir... Un vacarme effroyable l'éveilla : son feu s'éteignait et les rôdeurs à quatre pattes s'approchaient, épouvantant les deux montures qui ruaien t et hennissaient. Une brassée de bois sec ranima le foyer, mais Coucou n'avait plus sommeil. Un instant, il pensa à examiner le portefeuille, mais une sorte de répugnance l'en dissuadait. « Ça sera pour plus tard, décréta-t-il, quand je n'aurai plus devant les yeux le visage convulsé de ce pauvre homme... » Il hésitait à continuer tout de suite sa route, à cause de l'extrême abondance des loups et autres quadrupèdes qui l'entouraient à distance et dont il distinguait dans l'ombre les centaines d'yeux phosphorescents. Aussi reprit-il son somme interrompu et ne leva-t-il le camp qu'à l'aurore avec la crainte, vainc, par bonheur, d'apercevoir à l'horizon une troupe de Cœurs-Sanglants lancée à ses trousses.

Cette journée-là fut dénuée d'incidents marquants. Il n'en devait pas être de même de celle du lendemain. Déjà la veille, Coucou avait remarqué des traces de civilisation : sentiers mieux entretenus, traces de roues de charrettes, quelques champs ; elles se multipliaient à mesure qu'il avançait, lui commandant la prudence : car, en cas de rencontre, ou bien il conser-

verait sa qualité d'Indien, et il n'ignorait pas que, pour certains blancs, tout Peau-Rouge était un ennemi, ou bien il dévoilerait sa véritable qualité et alors qu'arriverait-il, s'il tombait sur un séide de don Rodriguez? Ses perplexités duraient encore quand, en arrivant au sommet d'une colline, il fut témoin d'un spectacle qui l'intéressa vivement.

Deux hommes à cheval accouraient ventre à terre dans sa direction, l'un d'entre eux poursuivant l'autre. Et lorsqu'ils ne furent plus éloignés, Coucou qui avait une vue excellente sentit son sang bouillir dans ses veines, car dans l'un des poursuivants, il venait de reconnaître le major-dorme de don Rodriguez qui, tant de fois, au temps de son esclavage, lui avait fait donner le fouet! Et, juste comme il faisait cette constatation, le cheval du fuyard s'abattit. Son cavalier se trouva debout en un clin d'œil, et se croisant les bras sur la poitrine, il cria : « Eh bien ! tuez-moi, lâches, bandits, dignes serviteurs du plus abject des maîtres ! Je n'ai pas d'arme, moi, tandis que vous, vous en êtes amplement pourvus ; la victoire sera donc glorieuse. » Les autres mirent leurs chevaux au pas, en riant aux éclats et couvrant leur adversaire d'insultes et de moqueries, parmi quoi Coucou comprit cette phrase :

« Tu as voulu faire l'honnête homme, tant pis pour toi ! Les honnêtes gens, ici, il n'en faut pas ! — Oh ! oh ! songea notre Parisien, ça ne va pas se passer comme ça. Ah ! mais non ! Je suis là, moi, et un peu là, même ! » Ils n'avaient pas pris garde à lui — un Indien ! — et ne se trouvaient guère à plus de quarante pas. Il arrêta ses chevaux, saisit son arc, posa une flèche sur la corde et cria en espagnol : « Halte-là, vous autres ! Et haut les mains, ou je tire ! »

XVII

Où Coucou établit son centre d'opérations.

Un instant interdits, les deux sacrifiants ne tardèrent pas à se ressaisir ; l'un d'eux, le majordome de don Rodriguez, continua à marcher sur le jeune homme, tandis que l'autre se dirigeait, son large coutelas à la main, sur Coucou en jurant qu'il allait éventrer cette vermine d'Indien. Et, à ce moment précis, Coucou le reconnut, lui aussi, pour le garde-chiourme qui, sans l'intervention de Thomas, l'aurait tué à coups de carabine, lors de son évasion. Or, notre gamin n'était pas méchant, mais il avait la mémoire longue. Les dents ser-

rées par la colère, il visa et la flèche partit en sifflant pour aller se planter dans l'épaule droite du misérable qui s'affaissa avec un cri de douleur. En même temps, l'intendant avait fort à faire à se défendre contre le jeune homme qui, n'ayant plus devant lui qu'un seul ennemi et bien que sans armes, essayait de lui sauter en croupe pour l'étrangler. Du reste, voyant son camarade hors de combat, il n'hésita pas à l'abandonner et sans attendre l'intervention de notre jeune héros, prit la fuite lâchement.

« On se retrouvera, sale crapule, gronda Coucou, et c'est bien rare alors si je ne te rends pas les coups que tu m'as fait donner quand tu me tenais dans tes griffes. Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, tu sais... !

— Vous m'avez sauvé la vie, enfant, lui dit le jeune cavalier. Hélas ! que ne suis-je riche pour vous récompenser comme vous le méritez ! » Le Parisien jugea prudent de jouer son rôle d'Indien au naturel et il répondit gravement : « Mon frère blanc ne me doit rien, j'ai agi ainsi parce que cela me plaisait. Que puis-je encore pour mon frère blanc ? — Je ne sais ; je suis encore si effaré de l'attaque de ces hommes qui se disaient mes amis... Qui sait si ce n'est pas eux qui ont tué mon pauvre père ?

— Ah ! Le père de mon frère blanc est mort ? — Il a disparu et si je suis venu ici, c'est pour me remettre à sa recherche. » Coucou l'examinait et lui trouvait une vague ressemblance avec le malheureux dont il avait la veille reçu le dernier soupir. Comme il s'apprêtait à l'interroger, l'autre poussa un cri ; une dizaine de cavaliers lancés à fond de train apparaissaient au loin. Et comme c'étaient des Européens, il n'y avait pas de doute que l'intendant ne revînt avec des renforts.

« Quel est le nom de mon frère blanc ? demanda vivement Coucou. — Tom Atkins, de Kansas City. — Bon. Que mon frère me suive. » L'enfant avait son plan. Il avait, à un mille plus loin, traversé un petit pont à moitié démolî jeté sur un profond ravin. Ce fut de ce côté qu'il se dirigea à toute vitesse, suivi de sa nouvelle connaissance qui avait à nouveau enfourché sa monture remise sur pieds. Tous deux le franchirent, et Coucou mettant pied à terre, en quelques coups de hache, acheva de le démolir. Ils vont en faire un nez ! dit-il en riant. Mettons-nous vite à l'abri, sans ça, gare aux pruneaux, tout à l'heure ! » Un groupe de rochers leur servit de refuge ; une fois cachés derrière ce rempart, ils mirent pied à terre : « Homme blanc, dit alors Coucou avec solennité, je vous

ai rendu service et vous avez regretté de ne pouvoir m'en récompenser ; peut-être pourtant le pouvez-vous mieux que vous ne le croyez. Avez-vous entendu parler d'un homme appelé Thomas le Canadien ? — Certes ; il est prisonnier à Rosarios, chez don Rodriguez Sancha, et il sera exécuté, après avoir subi, de la part d'un tribunal improvisé, un simulacre de jugement. — Racontez-moi tout ce que vous savez à son sujet. — Il y a un mois et demi, don Rodriguez fut enlevé, avec une audace inouïe, dans sa propre demeure, par ce Thomas ; mais celui-ci, poursuivi, dut abandonner son prisonnier dans la forêt. — Ah ! ah ! interrompit Coucou, il dut l'abandonner ! Sans lui faire de mal ? — Don Rodriguez fut retrouvé sain et sauf..., mais privé de sa chevelure. Toutefois Thomas déclare à ce sujet que le scalp fut enlevé sans qu'il s'en doutât par un des Indiens Pieds-de-Fer, qui l'accompagnaient, et sans qu'il pût s'en douter. Et de fait, le prisonnier était bâillonné quand ses gens le découvrirent. — Thomas aurait pu le tuer. — Non, car il a besoin que don Rodriguez vive, a-t-il dit ; il porte en effet contre lui de terribles accusations d'assassinat, de faux testament, et de rapt de fortune... — Oui, oui, interrompit Coucou passionnément intéressé. Un instant... »

Il se glissa prudemment au sommet des rochers pour observer l'ennemi, constata que celui-ci, désemparé par la ruine du ponceau, battait en retraite avec des gestes de menaces, à l'exception de deux ou trois enragés, qui, le fusil en main, persistaient à observer la rive opposée. Il eut peine à résister au désir de leur envoyer un coup de sa carabine, mais se résolut pourtant à n'en rien faire pour l'instant. « Maintenant, reprit-il quand il fut revenu auprès de son interlocuteur, comment Thomas fut-il pris? — Par trahison. Il y a quinze jours, un Indien Pied-de-Fer nommé Ahaswee qui l'accompagnait dans la Prairie, lui versa dans sa boisson un narcotique puissant. Ensuite, sachant sa tête mise à prix, il le ficela et fut le livrer, encore endormi, à don Rodriguez. — Canaille! fit le Parisien en serrant ses petits poings nerveux. Alors ils l'ont condamné à mort? Savez-vous quelles sont les accusations exactes qu'il porte contre don Rodriguez? — Ma foi, non. Je ne connais cette affaire qu'incidemment. — Où est situé Rosarios? — A quinze milles au Sud, environ. C'est la demeure habituelle, et somptueuse de don Rodriguez. — Bon, répliqua Coucou, tout satisfait de constater qu'il ne s'était pas trompé de direction. Maintenant, parlons de vous. — Quel

drôle d'Indien vous faites ! s'exclama le jeune homme avec surprise. Jamais je n'en ai vu de pareil à vous ! — Ils ne se ressemblent pas tous, tiens ! expliqua le gamin : il y en a des petits, des grands, des gros, des minces, des « tourtes », des malins... Alors vous vous appelez Tom Atkins et vous cherchez votre papa ? Où est-il votre papa ? — Je ne sais ; il m'avait donné rendez-vous chez don Rodriguez, à une date qui est écoulée depuis dix jours. Il était parti seul dans le désert pour... Mais ceci, jeune homme rouge, est un secret. — Ah ! »

Comme Coucou réfléchissait, un cri de colère de son interlocuteur lui fit lever la tête : le cheval de celui-ci, pris d'un subit accès de gaieté s'était mis à galoper dans la plaine et menaçait de s'éloigner à tout jamais. — « Sale bête, va ! hurla-t-il. C'est ma faute aussi, pourquoi ne l'ai-je pas entravé ? » Et il s'élança à ses trousses. « Halte ! lui cria Coucou. Bon sang, vous allez vous faire canarder ! » Mais l'autre ne l'écoutait pas. A peine, avait-il fait dix pas hors de l'abri des rochers que plusieurs détonations éclatèrent et il roula à terre où il demeura étendu.

« Le malheureux ! dit le Parisien en frémissant, ils l'ont tué, lui aussi ! » Sans hésiter, il se mit à ramper vers le corps

inanimé, avec tant d'habileté que, de l'autre rive, les meurtriers ne l'aperçurent pas. Mais tout était inutile ; le cœur ne battait plus. « Je parierais, murmura Coucou, qu'il est le fils de l'autre, de celui d'hier. Pauvres gens, le père et le fils ! Oh ! Ce Rodriguez et ses acolytes commencent à me porter sur les nerfs, et comment ! Va falloir que je voie à les museler ! » Non sans essuyer deux ou trois balles qui ne l'atteignirent pas, il tira le cadavre derrière les rochers, et ne pouvant songer à l'ensevelir, le plaça dans une anfractuosité qu'il ferma avec des pierres et des branches. « Plus tard, dit-il, je reviendrai et je lui donnerai une sépulture convenable. » Il avait eu soin de recueillir les papiers du mort qu'il envoya dans son sac rejoindre le portefeuille en grommelant : « Faudra bien que je me décide à regarder ce qu'il y a là dedans, tout de même ; pas rigolo, ces histoires ! »

Satisfaits, les misérables assassins s'étaient éloignés, et Coucou s'asseyant, la tête dans ses mains, s'occupa de dresser le plan de campagne qui lui permit de travailler à la délivrance de Thomas. Au bout d'une demi-heure de méditation, il se leva et tirant ses chevaux par la bride, commença à longer le ravin. Après un trajet assez long, il eut une exclamation satis-

faite et avisant un sentier qui gagnait le fond du canon, il s'y engagea avec ses deux animaux. Non sans peine, car le sol était loin d'être uni, il atteignit enfin le bord de la rivière assez large qui, serpentant dans la vallée, se séparait juste en face de lui en deux bras qui enserraient une petite île très boisée. Il enfourcha l'une de ses montures, tira l'autre par la bride et les força d'entrer dans l'eau. Quelques instants plus tard, ses coursiers prenaient pied dans l'îlot.

Il explora soigneusement celui-ci, puis, débarrassa les chevaux de leur harnachement et les laissa libres. « Comme ça, dit-il, pas de danger qu'ils se trottent, l'eau leur fera peur : je saurai donc où les retrouver. D'autre part, cette même eau empêchera les loups et autres bestioles de venir leur rendre visite : sécurité complète. Quant à moi, je vais m'accorder quelques instants de sieste, après un bon dîner, et je m'en irai à pattes vers Rosarios ; c'est le seul moyen de passer inaperçu. Maintenant, mon vieil Écureuil-Volant, si tu essayais de redevenir Marcel Coulombet, dit Coucou ? Parce que décidément, je ne me sens pas la vocation de rester toute ma vie et définitivement Cœur-Sanglant, dût cet aveu faire dresser sur la tête de mon respecté père Chincha-

goût les cheveux qu'il y possédait il y a quelques années ! »

Mais une profonde déception lui était réservée. Il eut beau, après s'être plongé dans les eaux limpides de la rivière, se frotter l'épiderme à se l'arracher, les peintures indiennes ne bronchèrent pas ; il y eut fallu des ingrédients chimiques et il regagna tristement la rive en considérant les dessins, arabesques, sinuosités multicolores qui recouvriraient son corps entier au point de ne pas laisser soupçonner la blancheur primitive de sa peau.

« C'est tout de même pas vrai, murmura-t-il avec effroi, que je vais rester déguisé en Mardi-Gras jusqu'à la fin des siècles ! Papa et maman ne voudront jamais me reconnaître ! Oui, c'est entendu, sur un char, à la cavalcade de la Mi-Carême, je suis fichu d'avoir un succès « bœuf », mais le reste de l'année, ce que les gens se paieront ma tête !... Ah ! Et puis après tout, on verra bien, ça s'arrangera, quoi ! Si je me faisais trop de « bile », ça me ferait pousser des cheveux blancs et je serais encore plus laid ! Et alors, mince de bobine !... »

Coucou eût rendu des points au légendaire Roger Bontemps quant à la douce et aimable philosophie. Et nous ne craignons pas d'affirmer qu'il avait raison, car, ainsi

qu'en seront convaincus les lecteurs qui voudront nous suivre dans le récit des aventures ultérieures de notre sympathique héros, tout s'arrange ici-bas... tout s'arrange, pourvu que l'on sache opposer aux coups de l'adversité un sang-froid imperturbable, un courage sans faiblesse, une ingéniosité jamais à court, et la force d'une conscience qui n'a rien à se reprocher.



*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

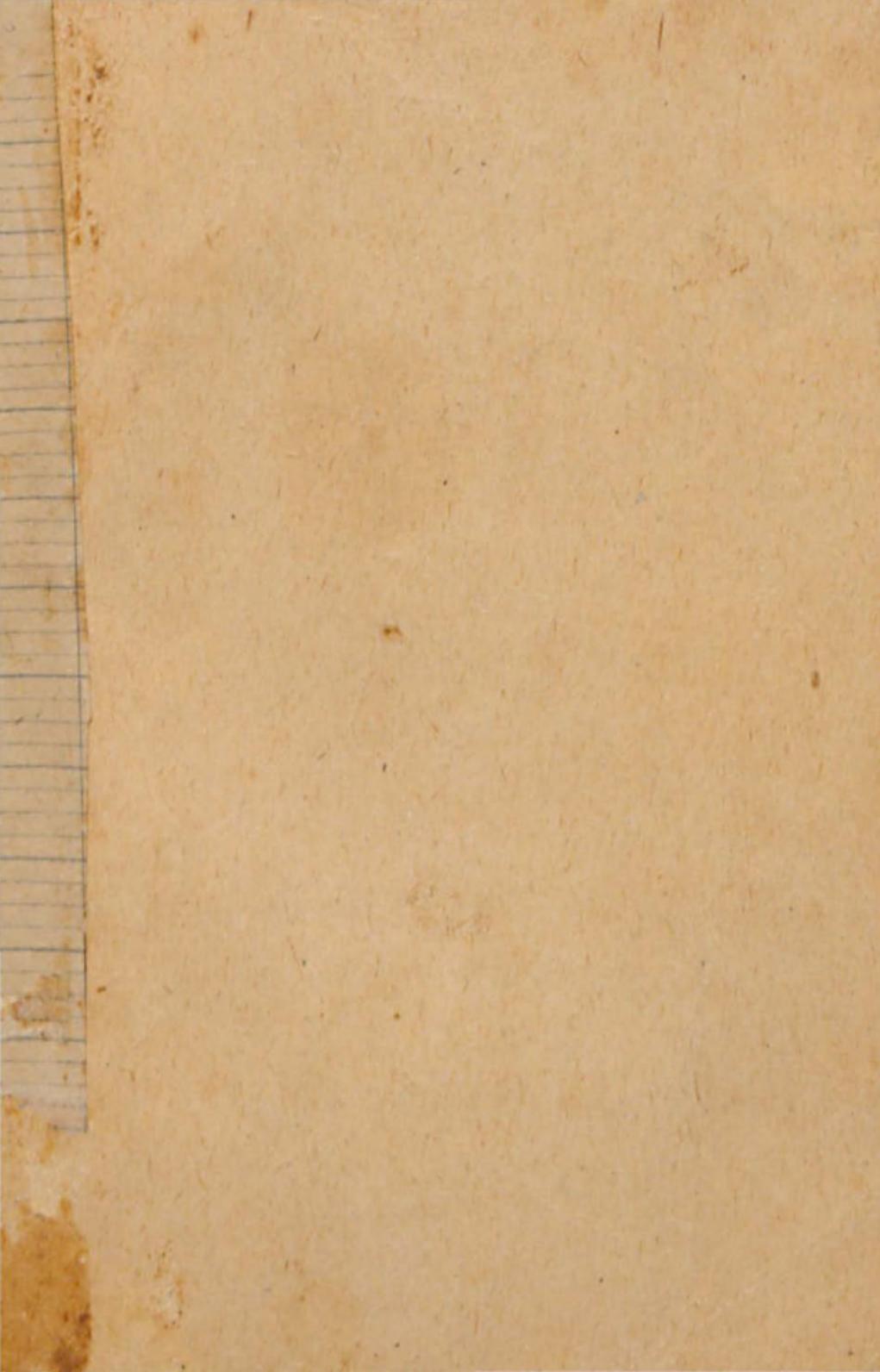
La Revanche des Opprimés

qu'en seront convaincus les lecteurs qui voudront nous suivre dans le récit des aventures ultérieures de notre sympathique héros, tout s'arrange ici-bas... tout s'arrange, pourvu que l'on sache opposer aux coups de l'adversité un sang-froid imperturbable, un courage sans faiblesse, une ingéniosité jamais à court, et la force d'une conscience qui n'a rien à se reprocher.



*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

La Revanche des Opprimés



CORBEIL. — IMP. CRÉTÉ.